

Le Bulletin de NLGH

Numéro 15

Date de parution : Mars 2020



NLGH

Adresse postale :

Maison Pour Tous Marcel Bou

8-10 rue du Docteur Sureau

93160 Noisy-le-Grand

Siège social :

MPT Marcel Bou

Adresse e-mail :
contact@nlghistoire.fr

Rédaction et publication :
NLGH

NLGH, Noisy-Le-Grand et son Histoire, est une association loi de 1901 déclarée à la Sous-Préfecture du Raincy sous le numéro W932004107 le 06/03/2012.

Son objectif premier est de rechercher des documents et témoignages sur l'histoire de Noisy-le-Grand, afin de la faire mieux connaître et la transmettre.

Sommaire

Le mot du président

Page 1

Alfred Dittgen : *Des Généraux de la Révolution et de l'Empire dans les grands domaines de Noisy-le-Grand*

Le général Alexandre de Beauharnais et la Grande Maison

Page 5

Quelques considérations sur les généraux du 1^{er} Empire

Page 15

Le général Charles Antoine Morand et le domaine de Saint-Senne

Page 19

Le général André Burthe et la Roche du Parc

Page 29

Le général Louis Sébastien Grundler et le Parc des Tilleuls

Page 39

Le vice-amiral François d'Augier et le domaine de Villeflix

Page 45

Errata

Page 59

Vous possédez, dans vos archives familiales, des documents qui concernent la vie quotidienne de vos parents et aïeux ayant vécu à Noisy-le-Grand. Nous vous saurions gré de bien vouloir nous les confier provisoirement afin de pouvoir les prendre en compte, avec toutes les garanties légales de confidentialité, dans nos recherches.

Nous vous en remercions d'avance.

LE MOT DU PRÉSIDENT

Amis lecteurs et lectrices, amateurs d'histoire locale, j'ai le plaisir de vous présenter le numéro 15 de notre Bulletin qui traite d'un seul sujet : les généraux de la Révolution et de l'Empire qui ont résidé à Noisy-le-Grand. Au début du XIX^e siècle notre commune est un village agricole d'un millier d'habitants. Que viennent y faire ces personnalités ? En fait, Noisy, du fait de sa proximité avec la capitale et de sa situation au bord d'une jolie rivière, a toujours abrité de grands domaines, des fiefs sous l'Ancien Régime.

C'est ainsi que le général Charles Antoine Morand, après son mariage, achète en 1808 le domaine de Saint-Senne pour y installer sa future famille. Il est suivi peu après par le général André Burthe, qui devient propriétaire du domaine voisin de la Roche du Parc. À la Restauration, le général Sébastien Grundler, qui s'est mis au service de ce régime, s'établit à l'emplacement qui s'appellera plus tard le Parc des Tilleuls. Ces trois généraux sont de « purs produits de la Révolution », engagés volontaires et vite montés en grade. Un autre officier général, le vice-amiral François d'Augier, militaire d'ancien régime, qui a poursuivi sa carrière par la suite, acquiert le domaine du Parc de Villeflix. Le séjour de ces quatre personnes n'a laissé que de rares traces : les domaines en question ont été remplacés pour la plupart par des lotissements. Il en reste néanmoins quelques vestiges et des traces dans les archives, en particulier dans l'état civil.

À ces quatre officiers généraux venus s'installer ou résider à Noisy, une fois « fortune faite », on a ajouté un général de la Révolution, Alexandre de Beauharnais. Contrairement aux précédents, son arrivée n'a rien de volontaire. Elle est due à son mariage arrangé avec Joséphine Marie Joséphe Rose de La Pagerie, la future impératrice Joséphine, dont la tante possédait la Grande Maison (actuelle École Cabrini), domaine qu'elle a donné aux jeunes mariés. Ces articles décrivent la vie, mouvementée, de ces cinq personnages et indiquent, pour ce que nous pouvons en connaître, leurs relations avec notre commune.

J'espère, amis lecteurs et lectrices, que ces travaux vous permettront de mieux connaître l'histoire de notre commune et que vous n'hésitez pas à faire part à leur auteur de vos remarques et de vos suggestions mais aussi d'informations complémentaires dont vous pourriez disposer sur ces sujets historiques. Comme lors de chaque parution, je vous renouvelle mon invitation à aller visiter notre site internet www.nlghistoire.fr, où vous trouverez, entre autres documents historiques, une version imprimable et en couleurs de tous nos Bulletins.

Je tiens à remercier tous ceux, amateurs d'histoire, associations diverses et municipalité, qui nous apportent un précieux concours moral et matériel dans la poursuite de ce Bulletin de NLGH. Sans oublier nos adhérentes attentives qui relisent et corrigent nos articles avant leur parution.

Michel Jouhanneau

DES GÉNÉRAUX DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE DANS LES GRANDS DOMAINES DE NOISY-LE-GRAND

Noisy-le-Grand a longtemps été un petit village agri-viticole, mais du fait de sa proximité avec la capitale, donc du pouvoir et de la fortune, il a toujours comporté sur son sol de grands domaines, des fiefs sous l'Ancien Régime. La présence de ces domaines s'explique aussi par la situation de Noisy sur la Marne, ce qui leur donnait un cadre agréable et facilitait leurs liaisons avec Paris. C'est d'ailleurs « grâce » à un événement tragique dans l'un de ces domaines – le meurtre d'un arrière-petit-fils de Clovis vers 580 dans la *villa regis* du roi Chilpéric (v. 530 - 584), vraisemblablement dans la cour qui porte ce nom (figure 1) – que Noisy-le-Grand est mentionné pour la première fois dans un document historique¹. Tous les domaines en question ne sont peut-être pas aussi anciens que cette *villa*, mais on sait qu'en 1060, quand les moines de Saint-Martin des Champs de Paris deviennent seigneurs de Noisy², la plupart existaient déjà, en particulier le fief de Villeflaix, qui occupait alors une bonne partie du coteau de la Marne. Au XVII^e siècle, ce grand fief a été divisé en fiefs plus petits, dont la Roche du Parc, Saint-Senne et le fief, réduit, de Villeflaix. Ces domaines vont alors se transformer en résidences de plaisance avec belle demeure et jardin à la française, tout en gardant pour certains une activité agricole. Au siècle suivant, plusieurs autres fiefs qui se trouvaient à l'ouest des précédents vont, à l'inverse, être fusionnés pour devenir un domaine unique connu plus tard comme Le Parc des Tilleuls. Au début du XIX^e siècle, ces quatre domaines vont être acquis par des officiers généraux de l'Empire, qui y résideront de façon plus ou moins régulière.



Figure 1 : La cour Chilpéric vue de l'extérieur (dessin d'André Hurtret, 1925)

Le premier général d'Empire à séjourner à Noisy est **Charles Antoine Morand**, qui achète le domaine de Saint-Senne en 1808, qu'il gardera jusqu'en 1814. Il sera suivi par le général **André Burthe**, qui acquiert le domaine voisin, celui de la Roche du Parc en 1812, qu'il revendra en 1827. À la Restauration, en 1817, le général **Louis Sébastien Grundler** devient propriétaire du domaine constitué des quatre anciens fiefs dont il a été question plus haut. Sa veuve – le général meurt en 1833 – le conservera jusqu'en 1841. Plus tard, au début de la monarchie de Juillet, en 1832, le vice-amiral

¹ Cet épisode est raconté par Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*, écrite à la fin du VI^e siècle.

² Suite à une donation du roi Henri I^{er}, lors de la fondation de cette abbaye.

François d'Augier, officier d'Ancien Régime, mais qui a servi également l'Empire, acquiert le domaine de Villeflix. Il en profitera très peu, puisqu'il mourra en 1834, mais sa veuve ne le revendra qu'en 1839. Les deux premiers de ces officiers généraux étaient bien implantés dans notre commune, puisque plusieurs de leurs enfants y sont nés, alors que les deux autres ont dû y faire des séjours plus irréguliers. À ces quatre militaires qui ont servi l'Empire on ajoutera le général **Alexandre de Beauharnais**, qui n'a pas connu ce régime, mais uniquement la Révolution, qui l'a condamné à mort. Contrairement aux précédents, qui ont acquis leur domaine une fois « fortune faite », celui-ci a simplement bénéficié de la Grande Maison que sa femme avait reçue de sa tante lors du mariage du couple à Noisy en 1779.

Nous allons décrire à grandes lignes la vie de ces cinq personnages et indiquer ce que nous pouvons connaître de leur présence à Noisy, ceci dans l'ordre de leur arrivée dans notre ville.

I. LE GÉNÉRAL ALEXANDRE DE BEAUHARNAIS ET LA GRANDE MAISON



Figure 2 : Alexandre de Beauharnais

Les ancêtres d'Alexandre de Beauharnais

Alexandre de Beauharnais descend par ses ancêtres masculins de nobles originaires de la région d'Orléans (figure 3). Le plus ancien Beauharnais connu, Guillaume I^{er}, l'est par son contrat de mariage en 1390. C'est un marchand d'Orléans, seigneur de Miramion et de la Chaussée³, qui « vit presque noblement ». Son fils, Guillaume II, était présent au siège d'Orléans en 1428. À ce titre, il témoignera au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc en 1456. La particule nobiliaire n'apparaît qu'avec François I^{er} au XVI^e siècle. C'est donc une famille qui n'a pas suffisamment d'ancienneté pour être présentée au Roi à Versailles, contrairement à celle de Joséphine Tascher de La Pagerie, la femme d'Alexandre. Ce dernier craindra ainsi d'être bloqué dans sa carrière militaire.

À partir de François II au XVI^e siècle, les Beauharnais entrent dans la noblesse de robe. Et, avec le grand-père d'Alexandre, Claude, au début du XVIII^e siècle, dans la noblesse d'épée. Le métier des armes deviendra alors héréditaire : les deux fils de Claude, dont le père d'Alexandre, seront officiers de marine et les fils de ces derniers, également officiers.

³ Miramion était un domaine situé dans la commune de Saint-Jean-de-Braye dans les faubourgs est d'Orléans ; la Chaussée ou la Saussaye : un quartier d'Orléans.

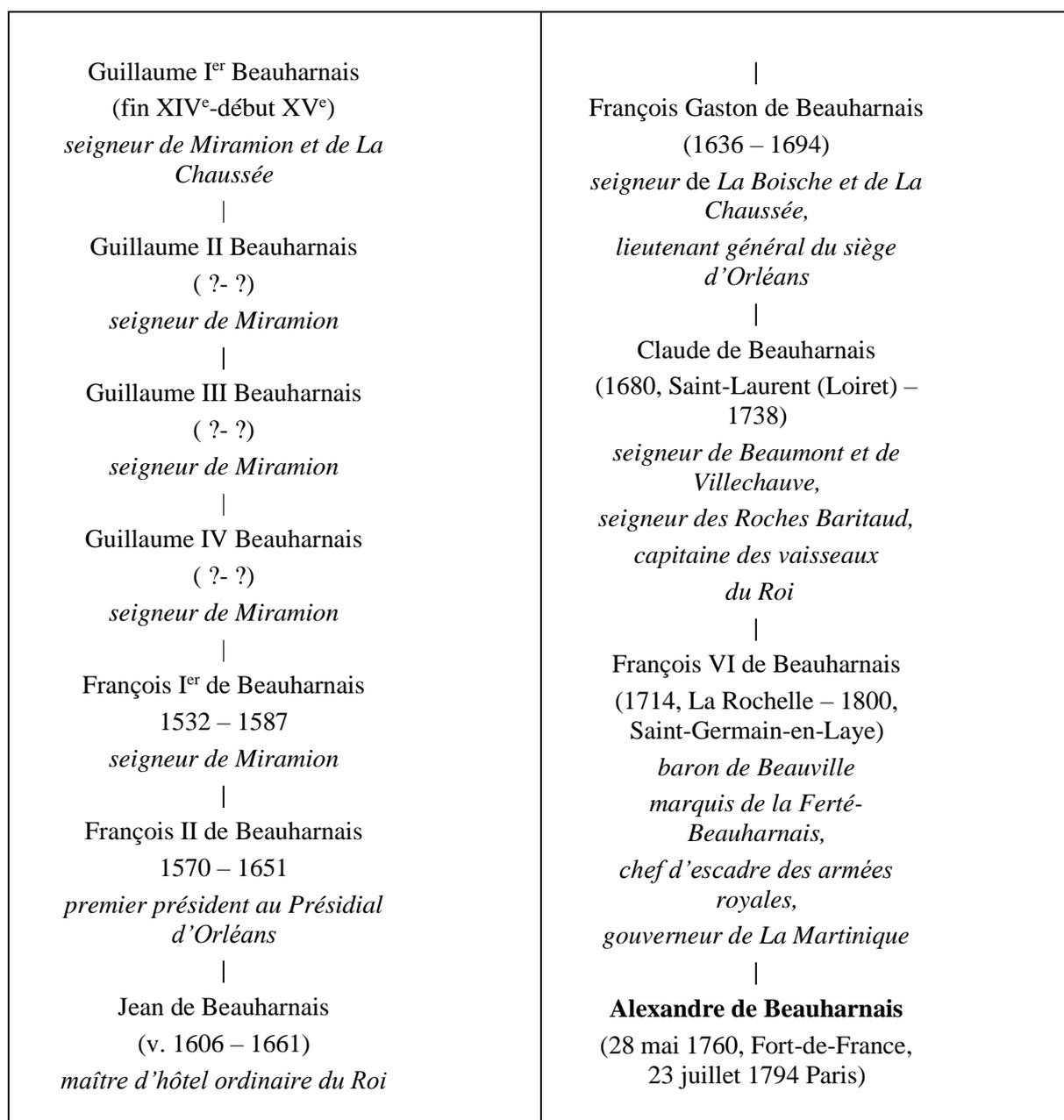


Figure 3 : Ancêtres d'Alexandre de Beauharnais

François de Beauharnais et la Ferté-Beauharnais

Le père d'Alexandre, François VI (1714-1800), est un officier de la marine royale, qui montera jusqu'au grade de chef d'escadre, correspondant à l'heure actuelle à celui de contre-amiral. Entre 1757 et 1761, il est gouverneur général de la Martinique et des Iles du Vent⁴. Quelques années auparavant, en 1752, il a fait l'acquisition du village solognot de La Ferté-Avrain dans le baillage de Blois (entre la Lamotte-Beuvron et Romorantin dans le Loir-et-Cher actuel). Il y édifie un château de style classique à côté des ruines de l'ancien château fort (figure 4). Par reconnaissance pour ses services rendus au royaume, Louis XV, en 1764, élève cette terre en marquisat, et permet à François de la renommer La Ferté-Beauharnais⁵ (figure 5).

⁴ Les Iles du Vent désignaient les Petites Antilles.

⁵ Au milieu du XVIII^e siècle, ce village devait comporter environ 250 habitants. Il en compte un peu plus de 500 aujourd'hui.



Figure 4 : Château de François de Beauharnais

C'est Alexandre, devenu vicomte⁶, qui prendra la succession de son père comme seigneur de la Ferté, alors que ce dernier vit toujours et qu'il n'est pas l'aîné. En fait, son père qui demeure à Paris (rue du Bac)⁷ a dû partager ses biens entre ses deux enfants, puisque ceux-ci lui versent chacun une pension : l'aîné François, qui vit également à Paris (rue Neuve des Mathurins)⁸, mille livres et Alexandre, deux mille livres. Paradoxalement, Alexandre, bien qu'ancien seigneur, sera élu maire du village en 1793. Il faut croire que ce ci-devant n'a pas dû laisser de mauvais souvenirs de sa gestion pendant l'Ancien Régime. En tout cas, il avait donné des gages à la Révolution. À sa mort en 1794, c'est son fils Eugène qui héritera du château, qu'il embellira. Mais après le décès de ce dernier en 1823, le domaine sera vendu.

Figure 5 : La Ferté-Beauharnais sur la carte Michelin au 200 000^e

⁶ Le titre de marquis sera repris par son frère aîné François.

⁷ Il y demeure déjà en 1777, lors du mariage d'Alexandre.

⁸ François VII (1756-1846) sera élu député de la noblesse de Paris.

En Martinique, François de Beauharnais fait la connaissance de la famille Tascher de la Pagerie et plus spécialement de Marie-Ephémie Désirée, une sœur du père de Joséphine, qui deviendra sa maîtresse, ce qui va sceller le destin marital d'Alexandre.

Alexandre de Beauharnais avant son mariage

C'est pendant le séjour de François en Martinique que naît Alexandre, le 28 mai 1760 à Fort Royal, actuel Fort-de-France, quatre ans après son frère François⁹. Leur mère, Marie-Henriette Pyvart de Chastullé (1722 - 1767), mourra en 1767 alors qu'Alexandre a 7 ans. Ces Pyvart de Chastullé sont des nobles de robe, anoblis depuis peu, originaires du Blaisois, donc des petits nobles comme les Beauharnais. Mais ils feront fortune au XVIII^e siècle grâce à leurs plantations sucrières à Saint Domingue. Alexandre fréquente le collège du Plessis à Paris¹⁰, puis passe deux ans à l'université de Heidelberg en Allemagne. En 1775, il a alors 15 ans, il entre dans la 1^{ère} Compagnie des mousquetaires. Comme ces compagnies sont dissoutes la même année par Louis XVI, il rejoint le Régiment de Sarre-Infanterie. Malgré ses craintes et malgré de nombreuses absences de son régiment, son avancement sera rapide grâce à son puissant protecteur, le 6^e duc de la Rochefoucauld, Louis-Alexandre (1743-1792), un homme politique, membre d'une des plus illustres familles de la noblesse. Il est ainsi nommé sous-lieutenant en 1776 et capitaine en 1779, à 19 ans.

Marie-Éphémie Désirée

Marie-Ephémie Désirée de Tascher de la Pagerie, évoquée plus haut, avait épousé en 1759, en Martinique, Alexis Renaudin (ou de Renaudin), major des milices de l'île de Sainte Lucie¹¹, ce qui fait qu'elle est généralement connue sous ce nom. Il semble qu'elle ait été la marraine d'Alexandre. Elle se sépare de son mari en 1772 et vient vivre en métropole avec François de Beauharnais, son amant. En 1776, elle achète la Grande Maison de Noisy-le-Grand, une vaste propriété agricole portant un château de la fin du XVII^e siècle, qui abrite actuellement l'ensemble scolaire Françoise Cabrini (figure 6).



Figure 6 : La Grande Maison (dessin d'André Hurtret vers 1930)

⁹ Un premier enfant, appelé François, n'a pas survécu.

¹⁰ Un des collèges de l'université de Paris.

¹¹ Petite île au sud de la Martinique qui appartenait à la France à cette époque, actuellement, État indépendant.

Elle vit alors avec François entre Paris et cette résidence secondaire. Son mari étant mort en 1795, elle épouse François l'année suivante. Et après le décès de ce dernier en 1800, elle se remarie avec Pierre Danès de Montardat, futur maire de Saint-Germain-en-Laye¹². N'ayant pas eu d'enfant, elle manifeste une grande sollicitude pour les trois filles de son frère. Ainsi, elle se met d'accord avec François pour unir l'une de celles-ci, Catherine-Désirée, avec Alexandre. Mais la promise meurt en 1777. Le choix se porte alors sur Marie-Josèphe, dite Joséphine.

Le mariage d'Alexandre et la Grande Maison

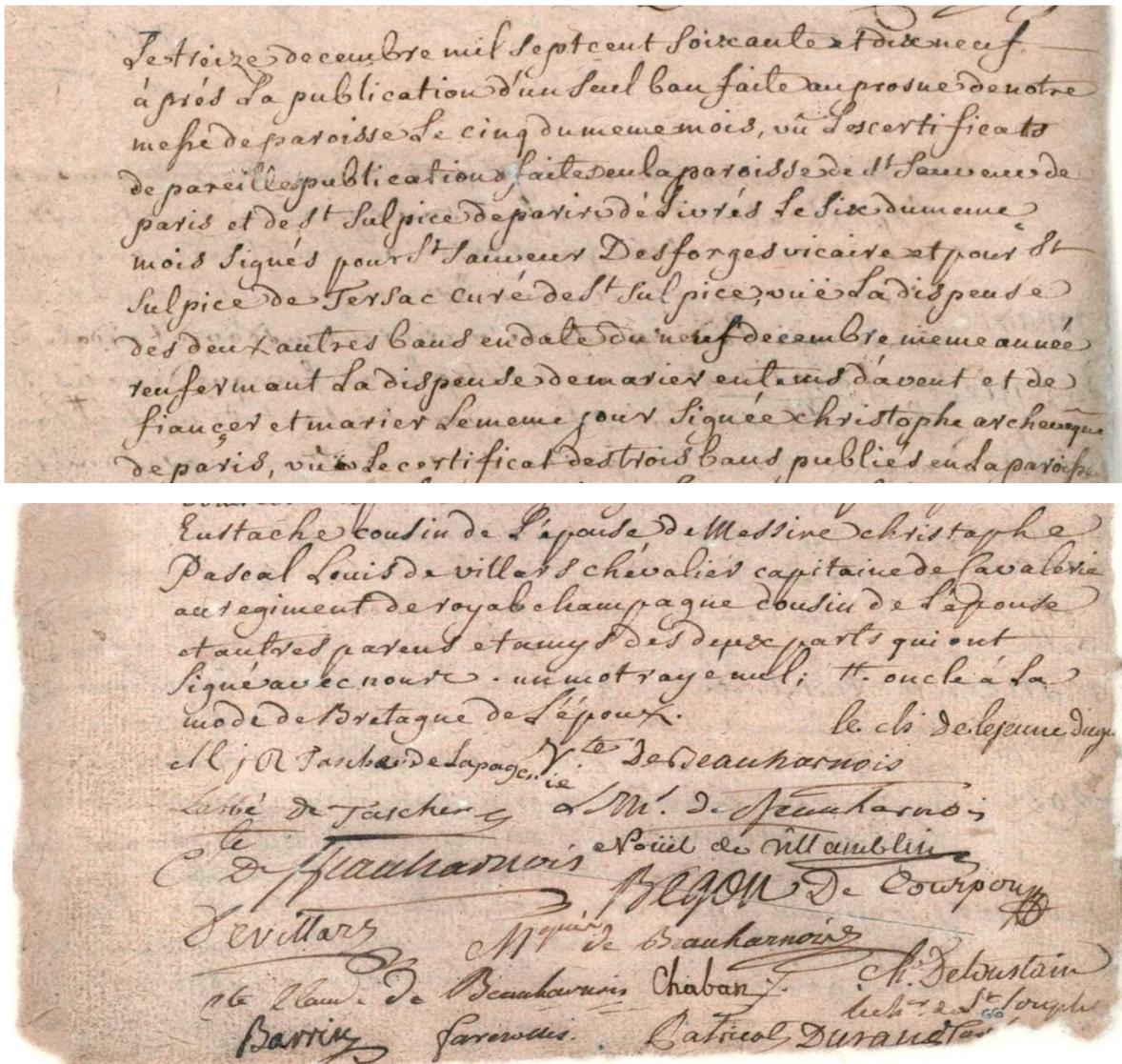


Figure 7 : Début et fin de l'acte de mariage Beauharnais – La Pagerie

Le mariage d'Alexandre et de Joséphine a lieu dans l'église Saint-Sulpice de Noisy-le-Grand le 13 décembre 1779 (figure 7). Cette cérémonie semble s'être faite dans la précipitation. En effet, elle a nécessité trois dispenses épiscopales : dispense des deuxième et troisième bans, certes courante pour les familles connues du curé, dispense pour célébrer les fiançailles et le mariage le même jour et dispense

¹² Ces deux remariages se sont faits très rapidement, immédiatement après le délai de viduité de 300 jours, disposition du code civil, abrogée en 2004, qui avait pour but d'éviter des querelles de paternité au cas où la femme accouchait durant cette période.

pour célébrer durant l'Avent¹³. Les époux ont alors respectivement 19 et 16 ans. À cette occasion, Madame Renaudin fait don de la Grande Maison à Joséphine avec, cependant, de nombreuses réserves. Ce qui lui permet, quelques années plus tard, le 8 novembre 1787, suite à des difficultés financières, de reprendre et de vendre le domaine. Le couple n'a donc pu en profiter que quelques années.

Les jeunes époux sont alors censés passer l'hiver à Paris, chez le père d'Alexandre, et l'été à Noisy. En fait, Joséphine est souvent seule : Alexandre repart à l'armée quelques mois après le mariage. De plus, le couple ne s'entend pas et Alexandre multiplie les conquêtes féminines. Ils se séparent donc en décembre 1785¹⁴. Leur union a donné néanmoins deux enfants, tous deux nés à Paris : Eugène, en 1781 et Hortense en 1783. Cette dernière passe deux ans à Noisy, où elle est confiée à Marie-Madeleine Mansienne, épouse Rousseau. Malgré la séparation, Alexandre aura soin de ses enfants. On sait qu'il est venu à Noisy voir sa fille quand celle-ci y était en nourrice (*infra*). Il s'occupe surtout d'Eugène, qu'il fait assister aux séances de la Constituante, dont il sera membre, et, à l'occasion, président. Lorsqu'il est général de l'armée du Rhin en 1793, il le fait régulièrement venir de Strasbourg, où il étudie, à son quartier général de Wissembourg.

À la Constituante

En septembre 1782, trouvant que son avancement n'est pas assez rapide, Alexandre se porte volontaire pour aller combattre les Anglais à la Martinique. Mais quand il arrive dans l'île, la guerre est terminée. En 1788, il atteint le grade de major, premier grade d'officier supérieur, qui correspondrait aujourd'hui à celui de commandant.

En 1789, il se présente aux élections pour les États généraux. Il est l'un des deux élus de la noblesse du baillage de Blois. Libéral, il est un des premiers députés de la noblesse à se joindre au tiers état. À la Constituante (30 mars 1789 - 13 août 1791), il rejoindra le club des Jacobins. Durant la nuit du 4 août il est un des premiers à prendre la parole pour proposer « *l'égalité des peines sur toutes les classes de citoyens et leur admissibilité dans tous les emplois ecclésiastiques, civils et militaires*¹⁵. ». C'est un révolutionnaire convaincu, contrairement à son frère François, qui se joindra à l'armée de Condé, l'armée des émigrés¹⁶.

Après avoir été élu secrétaire de l'Assemblée, il entre au comité militaire, où il propose des mesures capables de maintenir l'ordre dans l'armée après une mutinerie de la garnison de Nancy en août 1790. À ce titre, il n'hésite pas à louer Bouillé, le gouverneur des Trois Évêchés, pour la fermeté de sa répression¹⁷. Il préside l'Assemblée du 19 juin au 3 juillet 1791 – la présidence était de quinze jours et non renouvelable pour les quinze jours suivants. Il annonce la fuite du roi (21 juin) avec beaucoup de sang-froid : « *Messieurs, le roi est parti cette nuit, passons à l'ordre du jour* », et ordonne des mesures pour rattraper les fugitifs. Contrairement à la plupart des présidents, qui ne sont pas reconduits, Alexandre l'est, une fois passés les quinze jours, donc du 31 juillet au 13 août, vraisemblablement parce qu'il avait impressionné l'Assemblée par son calme et sa détermination.

À l'armée du Rhin

La Constituante prend fin le 30 juillet 1791. Alexandre rejoint alors à nouveau l'armée, plus précisément l'armée du Nord avec le grade de colonel. Il commande le camp de Soissons sous les ordres

¹³ La législation ecclésiastique empêchait la célébration du mariage durant les « temps clos », l'Avent et le Carême, d'où la nécessité de cette dispense.

¹⁴ Le divorce n'existant pas à l'époque, il s'agit vraisemblablement d'une séparation de corps, procédure qui permettait aux mariés de se séparer, mais sans pouvoir se remarier.

¹⁵ *La Gazette Nationale*.

¹⁶ Celui-ci est alors colonel des dragons. Il se ralliera à l'Empire, qui lui confiera plusieurs ambassades.

¹⁷ Outre les morts des combats, quarante-deux soldats furent pendus et quarante et un envoyés aux galères.

de Custine. Début 1793, il est nommé général en chef de l'armée du Rhin ; il a alors 33 ans. On lui propose aussi de devenir ministre des Affaires étrangères, mais il refuse, pressentant que ce poste politique est trop exposé pour un ancien noble. Il n'a pas tort, car, un peu plus tard une proposition de loi, vise à interdire toutes les fonctions publiques aux ci-devant nobles, y compris les fonctions militaires. C'est pourquoi il démissionne de l'armée le 30 juin en envoyant une lettre au conseil général de Paris, dans laquelle il s'insurge contre le fait que la Révolution s'en prend à des groupes, au lieu de juger des personnes, lettre qui se termine par ce plaidoyer pro-domo :

« Zélé partisan de la République, constamment attaché à la cause du peuple, je n'ai jamais cessé de défendre ses droits dans les sociétés populaires, où des milliers de nos concitoyens attesteront qu'avec courage j'ai attaqué le trône, les prêtres, les nobles, les feuillants, les modérés, et enfin tout ce qui mettait obstacle à la révolution la plus complète ou pouvait seulement faire transiger sur le bonheur public ; tel je serai toujours, citoyens administrateurs. Soldat de ma patrie, je combattrai pour elle jusqu'à la mort, et quand la philosophie vous commande de ne plus voir dans les hommes que leurs vertus ou leurs vices personnels, accordez votre confiance à celui qui ne veut d'autre récompense de son dévouement, à celui dont le dernier soupir sera pour le bonheur de l'humanité, la liberté des peuples et la gloire du nom français. »

Arrestation et exécution

Alexandre se retire alors à la Ferté dont il devient maire. Six mois plus tard, en janvier 1794, il est arrêté sur l'ordre du Comité de sûreté générale. Il comparaît devant le Tribunal révolutionnaire pour trahison : on lui reproche qu'en tant que général de l'armée du Rhin il n'a pas tout fait pour défendre Mayence, reprise par les coalisés le 23 juillet 1793, en particulier, d'avoir laissé son armée se reposer deux semaines. Pour les Révolutionnaires, Mayence était, dans un premier temps, le siège de la contre-révolution : son prince-archevêque, opposant farouche de la Révolution française, y accueille tous les nobles français qui fuient l'agitation populaire ; Louis XVI même compte rejoindre cette ville. Une fois prise par les armées révolutionnaires, à partir du 20 octobre 1792 (figure 8), la ville constitue une extension de la Révolution à l'étranger : une Convention germanique du Rhin, y proclame alors la séparation avec le Saint-Empire, l'abolition des privilèges du clergé et de la noblesse, et la réunion à la France. La chute de cette ville est, plus qu'une défaite militaire, un grave échec politique.



Figure 8 : Le siège de Mayence par les Français en octobre 1792 (tableau de Georg Melchior Kraus)

Alexandre est enfermé à la prison des Carmes à Paris (figure 9). Il y croise Joséphine, laquelle évitera l'échafaud presque par miracle. Le 22 juillet 1794, il est condamné à mort. Il est guillotiné le lendemain 23 juillet, sur la place du Trône, dite place du Trône renversé¹⁸, soit une semaine avant que prenne fin la Terreur. Son corps, comme celui de la plupart des guillotins de cette place, est inhumé dans une vaste fosse creusée dans l'ancien jardin du couvent des chanoinesses de Saint-Augustin, au sud de cet endroit, devenu depuis le cimetière (privé) Picpus¹⁹ (figure 10).



Figure 9 : Le perron du couvent des Carmes

Amélie Zéphyrine de Salm-Kyrbourg, amie de Joséphine de Beauharnais, et dernière maîtresse d'Alexandre²⁰, dont le frère a également été guillotiné le même jour qu'Alexandre, recueille alors leurs enfants, Eugène et Hortense, qui ont respectivement 12 et 11 ans, à son hôtel de Salm à Paris.



Figure 10 : Plaque devant les fosses communes du cimetière de Picpus

¹⁸ La Convention, qui suspectait les officiers d'origine noble, a fait guillotiner 25 généraux, dont Custine l'ancien chef de Beauharnais.

¹⁹ Après la Révolution, cet ancien jardin a été racheté par la famille de Noailles, désireuse de préserver les fosses des guillotins et d'y établir un cimetière pour grandes familles nobles. On peut y voir en particulier la tombe de la Pagerie et celle du général Lafayette.

²⁰ On lui en prête plusieurs autres et plusieurs enfants issus de ces liaisons.

Des descendants prestigieux

Napoléon I^{er}, après son mariage avec Joséphine, adopte les enfants Beauharnais, qu'il va choyer. Il fera d'Eugène, un vice-roi d'Italie²¹. Celui-ci épouse en 1806 une princesse allemande, Augusta-Amélie de Bavière (1788-1851). Le couple a sept enfants, qui seront tous mariés à des princes et princesses des familles régnantes européennes, dont des descendants figurent encore dans celles qui ont subsisté. Il meurt prématurément, à 32 ans (d'apoplexie) à Munich le 21 février 1824.

Quant à Hortense (1783-1837), Joséphine la marie en 1802 à un frère cadet de Napoléon, Louis, qui sera roi de Hollande de 1806 à 1810 sous le nom de Louis-Napoléon, faisant ainsi d'elle une reine. Le couple, qui ne s'entend pas, aura trois enfants, dont Charles Louis Napoléon (1808-1873), le futur Napoléon III. Comme Hortense est très séduisante, il semblerait que Louis-Napoléon ait été réticent à reconnaître Charles Louis Napoléon, et qu'il ne l'aurait fait que sur injonction de l'Empereur. Pour élever sa progéniture, Hortense se souviendra de ses années passées à Noisy sous la garde de Marie-Madeleine Mansienne, qu'elle fera venir en Hollande. Par la suite, elle a une liaison avec Charles de Flahaut, aide de camp de Murat et fils naturel de Talleyrand, dont elle a un fils naturel, Charles (1811-1865), le futur duc de Morny, grande personnalité du Second Empire. Elle meurt, à 54, ans le 5 octobre 1837, au château d'Arenenberg en Suisse. Charles Louis Napoléon n'oubliera pas le village de son grand-père Beauharnais. Au début de 1852, année où il acquiert le château de Lamotte-Beuvron, non loin de la Ferté, il lui offrira une première école (figure 11) et, en 1864, une seconde ainsi que la mairie²².



Figure 11 : Ancienne école de la Ferté-Beauharnais « Ecole communale fondée par Louis Napoléon Bonaparte, 22 avril 1852 »

²¹ Le roi en est Napoléon.

²² En achetant ce château et en faisant faire des travaux d'assainissement pour enrayer la malaria, Napoléon III a rendu la Sologne attractive pour la haute société.

II. QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES GÉNÉRAUX DU PREMIER EMPIRE

Les quatre officiers suivants, ne sont pas arrivés « par hasard » à Noisy, comme Alexandre de Beauharnais. Ils ont cherché un domaine de campagne digne du rang qu'ils avaient acquis. Le vice-amiral d'Augier, de la même génération que Beauharnais, est comme celui-ci un officier noble d'Ancien Régime qui a servi ensuite la Révolution, mais qui, à la différence de Beauharnais, n'a pas été inquiété et a donc pu poursuivre sa carrière sous l'Empire et au-delà. Les trois généraux, en revanche, sont des roturiers, qui se sont engagés à 20 ans, ou avant, dans les armées révolutionnaires et sont arrivés sous le Premier Empire au grade de général et ce, à des âges très jeunes.

Durant ce régime, il y avait deux grades chez les généraux : général de brigade et, au-dessus, général de division. Il a existé aussi à l'époque un général d'armée, en l'occurrence, un général de division commandant une armée. Quant à maréchal, il ne s'agit pas d'un grade, mais d'une dignité. Parmi nos trois généraux, seul Morand a atteint le grade de général de division. La hiérarchie des amiraux, quant à elle, comprenait, comme aujourd'hui, trois niveaux : contre-amiral, vice-amiral et amiral, que l'on peut faire correspondre aux trois niveaux précédents de général. D'Augier, devenu contre-amiral puis vice-amiral sous la Restauration, était donc du même niveau que ces généraux quand il est venu à Noisy.

Légion d'honneur

Pour récompenser les militaires, comme les civils, ayant rendu des « services éminents » à la Nation, Napoléon a créé la Légion d'honneur, le 19 mai 1802. Cette décoration comporte 5 rangs, soit les grades de chevalier, officier et commandeur, suivis des dignités de grand officier et de grand-croix. Nos quatre officiers généraux seront évidemment tous décorés : d'Augier sera fait chevalier en 1803 et commandeur en 1804 ; Burthe, chevalier en 1804 et commandeur en 1805. Morand se distingue à nouveau, puisqu'il bénéficiera de la dignité de grand officier, en 1807. Quant à Grundler, qui mène une carrière plus administrative que combattante, il est fait chevalier en 1805 et restera à ce niveau.

Grundler, Morand et d'Augier, qui poursuivront leur carrière après l'Empire, continueront à monter dans cette hiérarchie de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, d'Augier sera fait grand officier en 1821, et Grundler, l'année suivante. Morand sera fait grand-croix en 1830 sous la monarchie de Juillet. Ajoutons que tous les trois seront faits également chevaliers de Saint-Louis - ordre que Louis XVIII a réinstauré dans l'idée de le substituer à la Légion d'honneur²³ - dès leur ralliement à la Restauration en 1814.

« Noblesse d'Empire »

Napoléon a également créé ce qu'on appelle communément une « noblesse d'Empire ». Il s'agissait en fait de titres octroyés à des individus (figure 12) - susceptibles éventuellement d'être transmis aux fils aînés - ceci contrairement aux anoblissements d'Ancien Régime qui concernaient des familles. Comme à l'armée, ces titres étaient accompagnés d'uniformes, comportant des couvre-chefs avec plus ou moins de plumes. Les trois généraux ont bénéficié de cette « noblesse d'Empire ». Comme pratiquement tous les généraux, Burthe et Grundler ont été faits barons, le premier en 1808, le second en 1813. Morand se distingue encore une fois, puisqu'il est fait comte, en 1808. D'Augier, quant à lui,

²³ Ordre créé par Louis XIV en 1693 pour récompenser les officiers catholiques les plus valeureux ayant au moins 10 ans de présence au sein des régiments du royaume, quelle que soit leur condition de naissance.

était de noblesse d'Ancien Régime. Il aurait néanmoins pu bénéficier d'un de ces titres : cela n'a pas été le cas. Il sera fait comte par Louis XVIII en 1814. Ce sera également le cas pour Grundler.

Titre	Couvre- chef	Accordé à
Prince		Membres de la famille impériale, quelques ministres et maréchaux...
Duc		Principaux dignitaires quelques ministres et maréchaux...
Comte		Ministres, sénateurs, archevêques, quelques généraux...
Baron		Députés, généraux, évêques...
Chevalier		1 600 titres créés entre 1808 et 1814

Figure 12 : Hiérarchie nobiliaire du Premier Empire

La montée en grade

Avant de parler de chacun de ces officiers, jetons encore un œil sur la figure 13 qui donne les âges atteints par ces quatre personnes à l'accession à leurs grades successifs. Si on regarde les trois généraux, on voit une différence au départ entre Burthe qui devient lieutenant à 24 ans et les deux autres, qui atteignent ce grade respectivement à 19 et à 20 ans. Cet écart vient du fait que ces deux derniers se sont engagés dans les bataillons de Volontaires créés à partir de la mi-1791, unités dont les officiers étaient élus, alors que Burthe s'est engagé, un peu avant, dans l'armée régulière et a suivi, au moins au départ, ses règles de promotion. Autre étonnement : les jeunes âges à l'accès au grade de général. Là aussi cela s'explique. Les armées de la Révolution et du Premier Empire étaient des armées de masse qui succédaient à des armées de métier d'Ancien Régime beaucoup moins fournies. Il a donc fallu créer très vite l'encadrement indispensable, d'où un « ascenseur social » fonctionnant à plein pour les plus doués et les plus ambitieux. Dans cet accès au grade de général, Morand se distingue une nouvelle fois par un âge particulièrement jeune, 30 ans. Cela est sûrement dû à ses qualités, peut-être à sa formation de base, on en parlera, mais probablement aussi à sa proximité plus grande avec Napoléon. D'Augier, quant à lui, n'atteint ce niveau de contre-amiral qu'à près de 50 ans. Contrairement aux trois autres, il a suivi une « carrière classique » dans une armée, la marine, beaucoup moins marquée que l'armée de terre par les bouleversements de la période.

Grades des 3 généraux	Morand	Burthe	Grundler	d'Augier	Grades d'Augier
<i>Engagement</i>	20 ans	18 ans	18 ans	18 ans	<i>Engagement</i>
Sous-lieutenant	-	20 ans	18 ans		
Lieutenant	20 ans	24 ans	19 ans		
Capitaine	20 ans	24 ans	19 ans	24 ans	Lieutenant de vaisseau
Commandant (ou équivalent)	23 ans	26 ans	22 ans		
Colonel (ou équivalent)	27 ans	32 ans	30 ans	30 ans	Capitaine de vaisseau
Général de brigade	29 ans	38 ans	40 ans	49 ans	Contre-amiral
Général de division	34 ans	-	-	60 ans	Vice-amiral

Figure 13 : Âges à l'accession aux différents grades des quatre officiers généraux

Inscription sur l'Arc de triomphe de l'Étoile

Certains officiers généraux de la Révolution et du Premier Empire ont également bénéficié d'une dignité posthume par l'inscription de leur nom sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, en 1834 sous la monarchie de Juillet. On en compte 618, parmi lesquels nos trois généraux (figure 14).

colonne de gauche, 7^e
Morandcolonne de droite, 4^e
BurtheDernière ligne
Grundler

Figure 14 : Gravures des noms des trois généraux sur l'Arc de triomphe

Si on rapporte ces 618 au nombre de généraux ayant servi dans les armées napoléoniennes, soit plus de 1 500, cela fait 4 sur 10²⁴. La proportion des amiraux inscrits sur le monument semble moins importante, d'Augier, en tout état de cause, ne pouvait pas y figurer puisqu'il n'a atteint ce grade qu'à la Restauration. Les généraux inscrits sont ceux considérés comme les plus valeureux. Ont été considérés

²⁴ Victor Hugo regrettait amèrement que son père, le général Joseph Hugo, n'y figurât pas.

comme tels, ceux morts au combat, soit 125 sur les 618 inscrits. Pour les autres, on peut supposer qu'on a pris en compte leur vaillance au combat, laquelle s'est traduite par des blessures. La figure 15 montre que les trois nôtres n'y ont pas échappé.

Général	Blessures et circonstances	Age au décès
Morand	Septembre 1794, bataille de Sprimont : blessure grave 8 février 1807, Eylau : blessure au bras 7 septembre 1812, bataille de la Moskova : blessure à la mâchoire	74 ans
Burthe	18 mars 1793, bataille de Neeerwinden : blessure 1796 et 1799 : blessures 10 avril 1800, siège de Gênes : deux blessures graves 7 septembre 1812, bataille de Borodino : blessure 15 novembre 1812, bataille de la Moskova : blessure	57 ans
Grundler	25 mars 1799, bataille de Stockach : fracture du côté droit de la mâchoire inférieure suite à un coup de feu 26 novembre 1812, passage de la Bérézina : blessure	59 ans (choléra)

Figure 15 : Blessures et âge au décès des trois généraux

III. LE GÉNÉRAL CHARLES ANTOINE MORAND ET LE DOMAINE DE SAINT-SENNE



Figure 16 : Le général Charles Antoine Morand

Dans sa séance du 18 décembre 2014, la municipalité de Noisy-le-Grand a décidé d'appeler « rue du Général Morand » une nouvelle voie qui joint l'avenue Émile Cossonneau à la route de Gournay (figures 17 et 17 bis), à la demande, semble-t-il, d'habitants de cet endroit. C'est vraisemblablement ce fait qui a conduit les rédacteurs de *Noisy Mag* à consacrer peu après un article à cette personnalité et à sa présence dans notre commune dans le numéro de février 2015 (*biblio.*). C'est ainsi que ce général, dont personne ne parlait jusque-là à Noisy, y est réapparu.

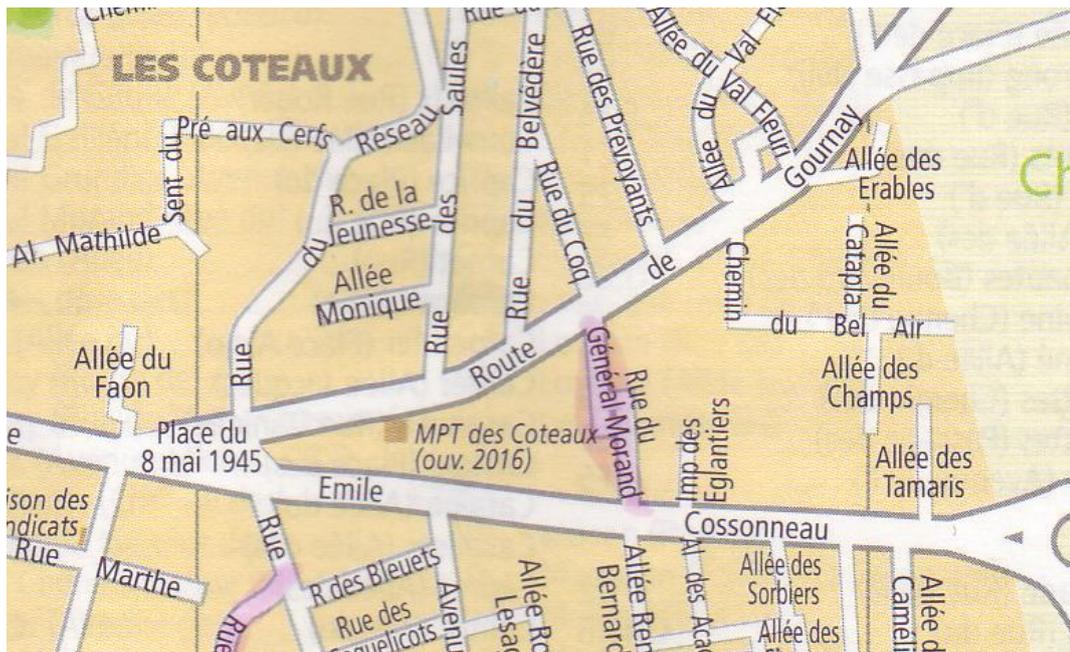


Figure 17 : Extrait du plan de Noisy avec la rue du Général Morand

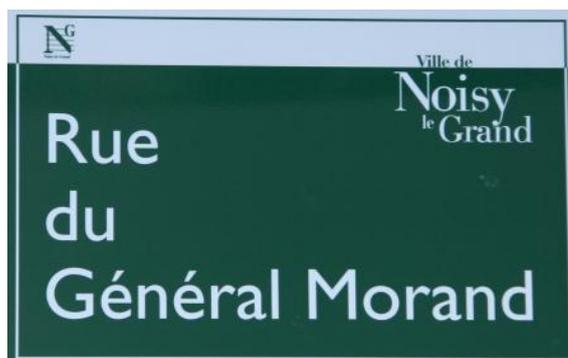


Figure 17 bis : Plaque de la rue du Général Morand

Origine

Charles Antoine Louis Alexis Morand, est né le 2 juin 1771 dans le hameau de Largillat du village de La Longeville, actuellement une commune du Doubs. Mais sa naissance a été enregistrée à la paroisse de Pontarlier, à 16 km de la Longeville, où il a été baptisé, le 4 juin suivant. Comme son père, Alexis Morand²⁵ était magistrat dans cette ville, on peut en induire que son couple y habitait et que la naissance de Charles Antoine avait eu lieu dans une maison de campagne ou encore que sa mère, qui accouchait pour la première fois, avait préféré le faire chez sa propre mère. On peut noter que La Longeville se situe tout à côté de Montbenoît où le général se retirera²⁶. La lignée Morand est une lignée d'hommes de loi, comme on le voit sur le tableau généalogique de la figure 18. Charles lui-même sera licencié en droit de l'université de Besançon et avocat. Du côté maternel, la généalogie connue est plus lacunaire. On sait néanmoins que le père de sa mère était officier. Comme cette fonction était plutôt dévolue aux nobles et vu son nom à particule, on peut penser qu'il était gentilhomme.

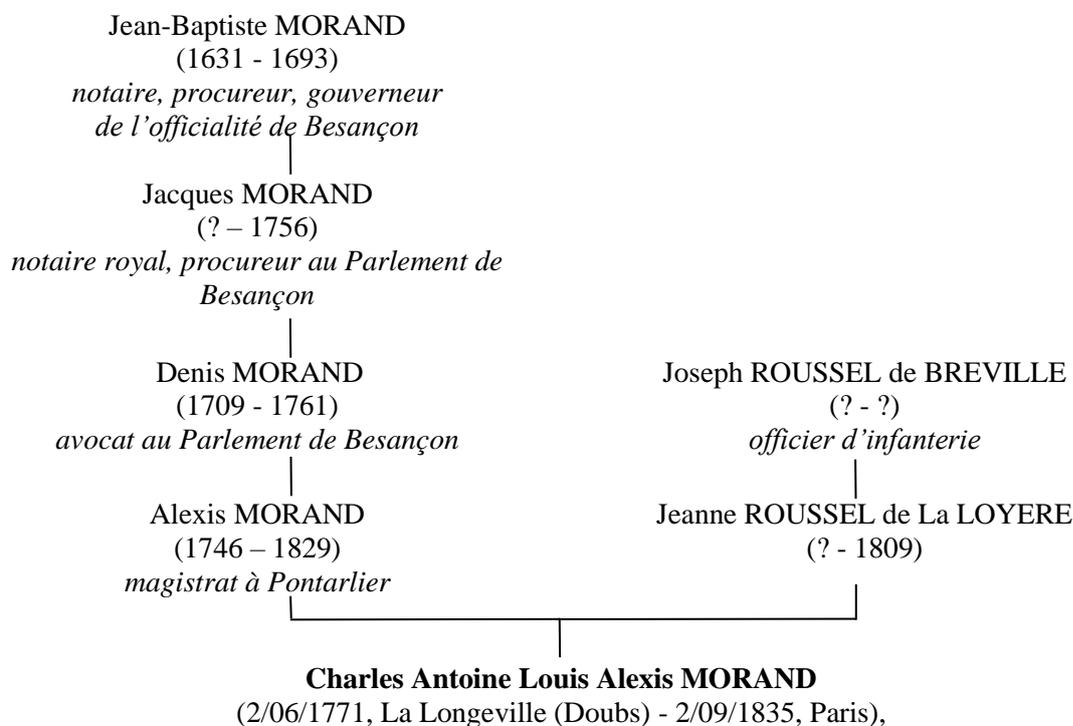


Figure 18 : Eléments de la généalogie de Charles Antoine Morand

²⁵ Morand est un ancien nom de baptême, issu du latin Maurandus, formé lui-même sur Maurus = noir comme un maure.

²⁶ La Longeville fait partie de la douzaine de communes qui forment la folklorique « République du Saugeais », dont le territoire correspond à l'ancien domaine de l'abbaye de Montbenoît, ville qui en est la « capitale ».

Engagement et premières campagnes

Charles Antoine Morand obtient sa licence de droit et son diplôme d'avocat de l'université de Besançon en 1791, mais entraîné par l'orage révolutionnaire, il abandonne cette carrière pour celle des armes. Il s'engage en 1792 dans le bataillon de Pontarlier, le 7^e bataillon du Doubs (il y en aura 12). Ces bataillons résultaient de la loi du 15 juin 1791 votée par l'Assemblée Constituante ordonnant l'ouverture d'un registre de Volontaires nationaux dans chaque district²⁷, pour la défense du territoire, suite à la Première Coalition contre la France. Pour encadrer ces nouvelles unités, on en élit les officiers. Les jeunes gens ayant de l'instruction et de l'ambition peuvent donc monter très vite en grade. C'est le cas de Morand, qui est élu rapidement capitaine, puis commandant du bataillon.

En 1792-1793, il sert à l'armée du Nord, participe et se distingue à plusieurs batailles. Il passe ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1794-1796, où, comme chef de bataillon, il prend une part importante à plusieurs batailles victorieuses. Gravement blessé à la bataille de Sprimont (Belgique) de septembre 1794, il doit être hospitalisé. Désigné en janvier 1797 pour rejoindre l'armée d'Italie, avec la division Bernadotte, il y restera jusqu'au début 1798, participant à la prise de Rome par Berthier, le 11 février 1798, avant d'être affecté à l'« armée d'Orient », en partance pour l'Égypte.

Campagne d'Égypte

Morand embarque à Civita Vecchia, le 27 mai 1798, avec la division Desaix. Après l'occupation de Malte, il débarque en Égypte, le 2 juillet. Là, après la prise d'Alexandrie, la division Desaix prend, à l'avant-garde, la route du Caire, un épisode marqué par la soif et les souffrances. Morand participe à la bataille des Pyramides du 21 juillet 1798, où la cavalerie des Mamelucks se brise sur les carrés français et sous le feu de leurs canons. Sur le champ de bataille, le général Bonaparte le nomme chef de brigade provisoire. Cette distinction par le général en chef contribuera significativement à la carrière de l'intéressé, ainsi que la connaissance qu'il fait du général Davout, le commandant de la cavalerie de la division Desaix, rencontré à la même occasion.

Morand suit ensuite Desaix jusqu'à Assouan, atteint le 1^{er} février 1799. Desaix le nomme gouverneur de la province de Girgeh (au nord de Louxor) en Haute-Égypte. Pendant six mois, il administre le pays, tout en poursuivant les Mamelucks. Le 12 août 1799, à Samahout, il surprend, de nuit, leur smalah et leur insaisissable chef, Mourad Bey, qui doit s'échapper à moitié nu, en abandonnant chameaux, chevaux, armes et bagages. Ce fait d'armes rend Morand célèbre dans toute l'armée d'Égypte (figure 19). Il est ensuite rappelé au Caire, où il est nommé adjudant-général par Kléber. Confirmé comme général de brigade, le 6 septembre 1800, il est chargé de la défense de Damiette et de la bande orientale du delta du Nil. Il commande ensuite à Gizeh, tout en négociant avec les Anglais et les Turcs, l'évacuation des troupes du Caire. Enfin, il quitte l'Égypte, le 9 août 1801 et arrive à Marseille le 14 septembre, retrouvant la France après quatre années de séparation.

²⁷ Les districts étaient les subdivisions des départements. Ils ont été remplacés par les arrondissements en 1800, en nombres plus restreints.



Figure 19 : Mourad Bey

Retour en France

À son retour en France, Morand est nommé commandant militaire du Morbihan, puis, fin août 1803, reçoit l'ordre de rejoindre le camp de Saint-Omer, réservoir d'où sortira la Grande Armée de 1805, qui fera face à la Troisième Coalition. Il participe à la victoire d'Austerlitz du 2 décembre. À l'issue de la bataille il est nommé général de division et gouverneur de Vienne. Le 14 février 1806, il prend le commandement de la première division du 3^e corps commandé par Davout. Il sert alors en Prusse et en Pologne. Il participe à la victoire d'Auerstaedt du 14 octobre 1806, où le 3^e corps, comprenant environ 30 000 hommes, triomphe d'une armée prussienne au moins deux fois plus forte. Ce qui lui vaut cette déclaration de Davout devant sa division : « *Général, vous avez sauvé le corps d'armée !* ». Suivent, en décembre de la même année, les prises de Czarnowo et de Golymin et la victoire d'Eylau du 8 février 1807, où Morand est blessé au bras. À Tilsit, où en juillet 1807 sont signés les traités mettant fin à la Quatrième Coalition, le 3^e corps a l'honneur de manœuvrer sous les ordres de Napoléon, en présence du tsar et du roi de Prusse. À cette occasion, Morand est nommé grand officier de la Légion d'honneur.

Mariage

En décembre 1807, le 3^e corps prend ses quartiers à Varsovie, où Morand, qui a alors 36 ans, est introduit dans la haute société polonaise. Le 23 du même mois, au cours d'un bal, il rencontre une jeune fille qui l'éblouit : « *Elle a seize ans, elle est blonde, d'un blond vénitien, elle a des yeux verts ou bleu foncé, de longs cils noirs, un nez aux ailes palpitantes, une bouche sensuelle bien dessinée. De taille élevée et bien prise, elle a une gorge bien pleine, une démarche aérienne* ». Il demande à lui être présenté : c'est la comtesse Émilie Lucile Parys, la fille du comte Parys, colonel au service du roi de Saxe. Morand la complimente sur son parler français. Elle lui répond en souriant qu'elle a été élevée par les sœurs à Cracovie et qu'elle connaît Molière et La Fontaine. Quelques jours plus tard, Morand lui demande sa main : elle acquiesce. Le mariage civil a lieu à Varsovie le 8 ou le 10 janvier 1808. Il est suivi d'un mariage religieux le 14 dans l'église de la Sainte-Croix (figure 20). Les témoins sont le maréchal Davout et le général Savary. Le prince Joseph Antoine Poniatowski ministre de la Guerre du Grand-duché de Varsovie, que Napoléon vient de créer, est également présent. Napoléon, quant à lui, offre au couple 30 000 F en pièces d'or et des bijoux à la mariée.



Figure 20 : Église Sainte Croix de Varsovie

Installation à Noisy dans le domaine de Saint-Senne

Peu après son mariage, en 1808 donc, Morand achète un domaine à Noisy-le-Grand pour y installer son épouse et sa future famille. Il y hébergera aussi un de ses frères, Jean-Baptiste, âgé de 31 ans²⁸. Pourquoi ce choix de Noisy-le-Grand ? On ne le sait pas : on peut simplement supposer qu'il recherchait un domaine agréable pas trop loin de la Capitale. Ce domaine était sous l'Ancien Régime le fief de Saint-Senne, ou Sansenne. Il comprend alors un « château » situé à l'emplacement du centre aquatique actuel et un parc à l'arrière qui s'étend vers la Marne. Au début du XX^e siècle, ce « château » - mais est-ce encore celui occupé par Morand ou un plus récent ? - sera connu sous le nom de château Vian, du nom de ses derniers propriétaires (figure 21).

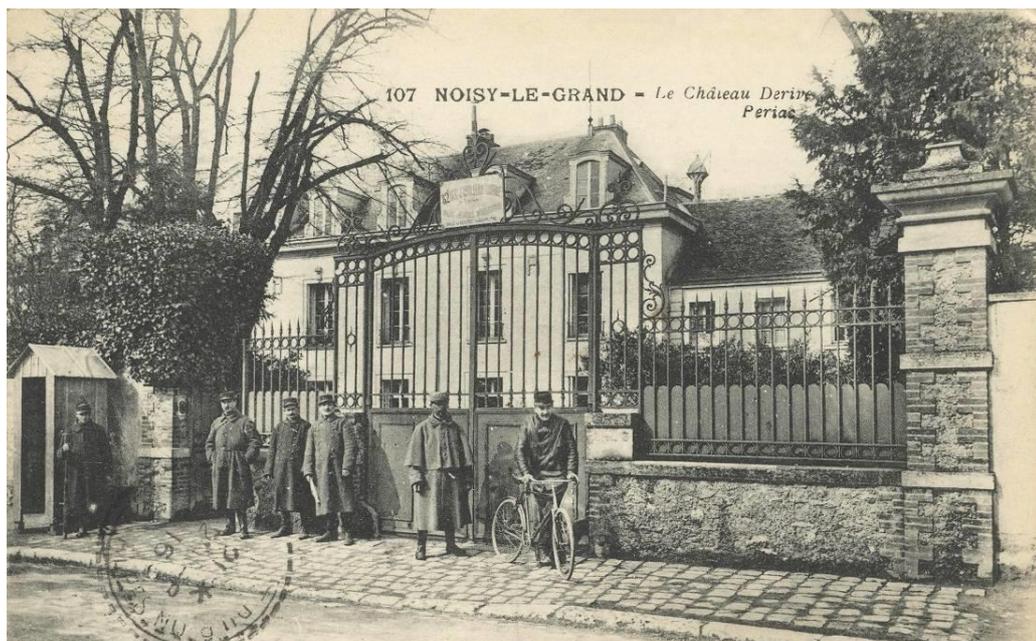


Figure 21 : Le château Vian sur l'ancien domaine de Saint-Senne

²⁸ Il fait partie des déclarants à l'état civil de la naissance d'Emilie Louise du 13 novembre 1809. On ne sait s'il est seul ou pas.

Contrairement aux autres personnages qui ont résidé à Noisy dont il est question ici, qui avaient tous leur résidence principale à Paris, Morand a son domicile dans cette commune. Ceci est confirmé par l'acte de baptême de son fils Napoléon, le 20 novembre 1814, à l'église Saint-Sulpice, dans lequel les parents sont dits « domiciliés en cette paroisse ».

Progéniture

Morand installe donc son épouse dans son domaine de Noisy, où naît leur premier enfant, Émilie Louise, le 13 novembre 1809. Mais il emmène aussi son épouse dans les divers lieux qu'il est chargé de gouverner. Ainsi, la naissance suivante, celle de Napoléon, dont l'Empereur acceptera d'être le parrain, a lieu à Hambourg, le 12 septembre 1811. De retour à Noisy, Émilie Parys accouche d'Émilie (sans prénoms complémentaires) le 27 septembre 1812. On la retrouve ensuite à Mayence, où naît Louis Charles, le 27 décembre 1813. Suivent deux naissances non localisables, celle de Wanda vers 1815 et d'Émile en 1817. Puis naît Amédée à Strasbourg, le 29 mai 1819. Après encore une naissance non localisable, celle d'Euphrosine en 1821, les trois suivantes et vraisemblablement aussi la quatrième, la dernière, ont lieu à Montbenoît, où la famille a fini par s'installer, soit celles de Caroline, le 3 juillet 1822, de Jeanne Estelle, le 19 mai 1824, de Louis-Charles, le 9 juin 1826, et de Paul Louis en 1828 (figure 22).

Tous les garçons de cette nombreuse progéniture qui ont survécu, soit cinq, ont été officiers. Quatre serviront en même temps dans le régiment du 2^e Zouaves en Algérie, d'où son surnom de « régiment des quatre frères ».

	Prénoms	Naissance	Décès	Divers
1	Émilie Louise Euphrosine Elise	13 novembre 1809, Noisy-le-Grand	1862	
2	Napoléon	12 septembre 1811, Hambourg	1852	Militaire, marié avec Louise Emilie Joséphine Ritter, Versailles
3	Émilie	27 septembre 1812, Noisy-le-Grand		
4	Louis Charles Alphonse	20 décembre 1813, Mayence	1905	Militaire, marié avec Émilie Geoffroy de Villeblanche
5	Wanda			
6	Émile	1818	1828	
7	Amédée	29 mai 1819	18 septembre 1855	Militaire
8	Euphrosine	1821	1828 ou 1829	
9	Caroline Isabelle Élise	3 juillet 1822, Montbenoît	31 juillet 1822 Montbenoît	
10	Jeanne Estelle	19 mai 1824, Montbenoît	1837 Montbenoît	
11	Louis Charles Auguste	9 juin 1826, Montbenoît	Septembre 1870	Militaire, marié avec Marie Louise Saulet, petite fille du général André Burthe, 1855
12	Paul Louis	1828	1897 ou 1898	Militaire, marié avec Eugénie Cauthon

Figure 22 : Les enfants de Charles Antoine et d'Émilie Morand

Le couple Morand et la religion

On a vu plus haut qu'Alexandre de Beauharnais se glorifiait d'avoir attaqué, le trône, les nobles... et les prêtres. Ceci en 1793 en pleine période antireligieuse. Avec Napoléon, les choses ont bien changé. Le catholicisme est officiellement reconnu comme « la religion de la majorité des Français » (Concordat de 1801). Les citoyens ont donc pleine liberté pour exprimer leur foi ou simplement leur adhésion à une religion. Concernant Morand, on a vu que son mariage civil à Varsovie a été suivi d'un mariage religieux catholique. Quels qu'aient été les sentiments de l'intéressé, il ne pouvait peut-être pas en être autrement dans cette société polonaise très catholique et avec une fiancée élevée chez les sœurs. Leurs enfants nés à Noisy ont-ils été baptisés ? On n'en sait rien pour Émilie Louise, née 13 novembre 1809 dans cette commune, car le registre paroissial le plus ancien ou le plus ancien conservé ne commence qu'en 1811²⁹. Pour Émilie [sans autres prénoms], née le 27 septembre 1812, l'acte du 29 septembre de ce registre indique : l'« enfant a été ondoyé ce jour », sans préciser par qui. De quoi s'agit-il ? Par le passé, quand un nouveau-né risquait de mourir, une des personnes présentes à l'accouchement, généralement la sage-femme, l'ondoyait, c'est-à-dire lui versait de l'eau sur la tête en prononçant la formule du baptême. L'enfant devenait donc chrétien et était censé aller au Ciel s'il venait à mourir. S'il survivait, le prêtre complétait cet ondoisement par d'autres rites, cérémonie qualifiée alors de baptême. Dans le cas présent, la famille Morand - c'est le cas aussi, on le verra, de la famille Burthe et vraisemblablement de beaucoup de familles notables - a utilisé cette possibilité d'ondoisement à la naissance, qui garantissait le salut de l'enfant, pour différer le baptême et la fête afférente, qui nécessitait de la préparation. Cette cérémonie pouvait donc intervenir bien après la naissance. Ainsi, dans son registre, le curé de Noisy note le 20 novembre 1814 : « *J'ai suppléé ce jour les cérémonies de baptême à Napoléon Morand âgé de 3 ans passés [né le 12 septembre à Hambourg]* ». voire n'intervenir jamais. Ainsi, après l'ondoisement d'Émilie le 29 septembre 1812, on ne trouve pas trace de baptême. On peut encore noter que les obsèques de Morand se sont déroulées à l'église, plus précisément à celle de Saint-Germain des Prés.

Campagnes suivantes et fin du 1^{er} Empire

Après l'installation à Noisy, Morand commande à Hambourg, où – on l'a vu –, naît son premier fils, Napoléon, le 12 septembre 1811. L'année suivante, il participe à la campagne de Russie ; il est blessé à la mâchoire lors de la bataille de la Moskova ou Borodino, le 7 septembre 1812 (figure 23). Cette blessure l'empêchant de parler, il commande par gestes durant toute la retraite. Commandement néanmoins efficace, puisque la division Morand franchit la Bérézina en ordre, à la stupéfaction générale, « *au son des fifres et des tambours* » (27-28 novembre 1812). Le 12 janvier 1814, Morand est gouverneur général de Mayence, époque où son épouse, qui était retournée à Noisy après Hambourg, accouche de Louis Charles Alphonse le 20 décembre 1813. Après l'abdication de Napoléon, il devra rendre cette place le 4 mai 1814 sur ordre de Louis XVIII.

De retour à Noisy-le-Grand, Morand est mis en disponibilité par le nouveau pouvoir le 15 octobre, avec une demi-solde. Auparavant, le 31 juillet, il a été nommé chevalier de Saint-Louis. N'ayant vraisemblablement plus les moyens d'entretenir sa propriété de Noisy, il la vend au mois de décembre, pour s'établir à Fontainebleau, dans une maison prise en location. Auparavant, le 20 novembre, son fils Napoléon a été baptisé dans l'église de Noisy.

²⁹ Jusqu'en 1792, les registres tenant lieu d'état civil sont les registres paroissiaux. Cette année-là, ceux-ci sont laïcisés et transférés aux mairies. Par la suite, l'Église a recréé des registres, sur lesquels figurent les baptêmes, les mariages et les obsèques catholiques.



Figure 23 : Le général Morand blessé à la bataille de la Moskova
(Extrait du tableau de Louis-François Lejeune, Musée national du château de Versailles)

Les cent jours

Après son retour de l'île d'Elbe et lors de sa marche vers Paris, Napoléon passe par Fontainebleau le 20 mars. Il y rencontre Morand. Celui-ci lui laisse entendre que les esprits aspirent à plus de liberté et lui conseille d'abdiquer et de se contenter de son rôle militaire : « *Laissez la couronne à votre fils, qu'une épée vous suffise* ». Mais Napoléon ne l'entend pas ainsi et met fin à l'entretien : « *On reprendra cette conversation à Paris* ». Malgré ses réserves, Morand rejoint Paris, où il est nommé aide de camp de l'Empereur et chargé du commandement de plusieurs divisions militaires, pour maintenir l'ordre dans la moitié ouest du pays. Il réussit à éviter la guerre civile. Rappelé à Paris, il est nommé colonel général des chasseurs à pied de la Garde impériale. Le 2 juin 1815, il est fait pair de France dans la nouvelle Chambre. Le 18 juin, il sert à Waterloo.

Exil et retraite

Après la chute de Napoléon, Morand est nommé par Louis XVIII commandant en chef de l'infanterie de la Garde, pour procéder, avec beaucoup de tristesse, à son licenciement. Il est autorisé ensuite à s'exiler en Pologne, avec sa famille. À Varsovie, le tsar Alexandre I^{er} lui offre de servir dans l'armée russe, ce qu'il refuse avec courtoisie. Il achète une petite propriété, à quelques lieues de Cracovie, où il mène la vie d'un gentilhomme-fermier. Il lit beaucoup – il a pu emporter avec lui sa très belle bibliothèque – et il écrit. Il apprend, par les gazettes étrangères, le jugement rendu contre lui par le Conseil de guerre de La Rochelle, le 29 août 1816 : il est condamné, par contumace, à la peine de mort, radié de l'ordre de la Légion d'honneur et de l'ordre royal militaire de Saint-Louis. En 1819, il obtient une ordonnance de Louis XVIII qui lui permet de rentrer en France. Il arrive à l'improviste à Strasbourg, se constitue prisonnier et comparaît, le 5 juin 1819, devant le Conseil de guerre. Suite à sa défense il est glorieusement acquitté. Il est réintégré dans l'armée, où il sert jusqu'à sa mise à la retraite le 1^{er} janvier 1825.

Montbenoît et dernières années

Morand s'installe alors dans une vaste demeure à Montbenoît dans un parc planté, longé par le Doubs, dont il fait une élégante gentilhommière, « Morandval » (figure 24). Il y résidera jusqu'en 1830. Il y transfère ses livres, dont la *Description de l'Égypte*³⁰, et écrit. En 1829, il publie son ouvrage *De l'armée selon la charte et d'après l'expérience des dernières guerres* (1792-1815), où il expose ses idées sur l'organisation de l'armée. Jusqu'à la Guerre de 1914, cet ouvrage et ses idées sont souvent cités dans les cours de l'École de guerre. Il continue d'ailleurs toujours à intéresser, puisqu'il vient d'être réédité³¹. Durant cette période il est élu conseiller général du Doubs.



Figure 24 : Morandval de nos jours

En août 1830, Morand reprend du service, puisque la monarchie de Juillet lui confie le commandement de la division militaire de Besançon. En 1832 elle le nomme aussi, à nouveau, à la Chambre des pairs. Mais Morand n'a plus que quelques années à vivre, puisqu'il meurt, à Paris, le 2 septembre 1835, à l'âge de 64 ans. Après ses obsèques à l'église Saint-Germain-des-Prés, il est enterré au cimetière du Père Lachaise (27^e division). À l'heure actuelle, cette sépulture ne contient plus que son cœur, car ses restes et ceux de son épouse, décédée en 1868, ont été transférés en 1885 dans un grand monument élevé par ses descendants à Montbenoît (figure 25). Dans ce mausolée, se trouvent aussi les restes de son fils, le général de brigade Louis Morand (1826-1870), officier d'ordonnance de Napoléon III et de l'épouse de celui-ci, Marie-Louise Saulet (1835-1888), petite-fille du général André Burthe.

³⁰ Cet ouvrage reprend toutes les observations scientifiques faites pendant la campagne d'Égypte. Il comporte 10 volumes de textes et 13 volumes de planches. Sa publication s'étale de 1809 à 1829.

³¹ Hachette Livre, 2017.



Figure 25 : Sépulture du général Morand et de sa famille au Père Lachaise et mausolée à Montbenoît

Un homme droit et simple

Quand on parcourt la vie de Morand, on se rend compte qu'il a fait preuve, outre de qualités militaires et intellectuelles, de grandes qualités humaines. Ainsi, malgré sa fidélité à l'Empereur, il n'a pas hésité à s'opposer à lui. Après sa condamnation par contumace, il n'a pas hésité non plus à se présenter devant la Justice de son pays, au risque d'être exécuté. Il a fait aussi preuve d'humanité lors de ses gouvernements en pays étrangers. C'est en reconnaissance de cette attitude durant son gouvernement à Vienne 1805, qu'il y a été reçu très aimablement par ses édiles et par l'empereur François II, lors de son exil vers la Pologne.

C'est enfin un homme simple. Ainsi, en 1812, il écrit à sa femme à Noisy : « *On parle de vivre d'après son rang et d'avoir un train, une maison d'après son rang et moi je réponds : On vit d'après son rang quand on a une vie et une conduite honnête, décente, régulière et honorable, quel qu'élévé que soit son rang mais on ne fait de dépenses que d'après sa fortune...* ». Plus tard, en 1830, dans une autre lettre à la même : « *Tu me demandes si on donnera une livrée à nos domestiques, je ne m'en soucie pas... je ne veux que la plus grande simplicité, point de faste, point de vanité et, par conséquent, point de livrée...* ».

IV. LE GÉNÉRAL ANDRÉ BURTHE ET LA ROCHE DU PARC



Figure 26 : Le général André Burthe

Le général André Burthe est un peu plus connu à Noisy que le général Morand, grâce à une brochure éditée par la commune en mars 2012, à l'occasion de l'agrandissement de l'Hôtel de ville situé sur l'ancien domaine que celui-ci occupait. Et comme il avait eu quelques démêlés avec la municipalité, ce qui n'était pas le cas du général Morand, il est aussi évoqué dans *Histoire de Noisy-le-Grand* de Claude et Claudine Coquard (*biblio*).

Origine

André Burthe est né le 8 décembre 1772 à Metz et baptisé le 9 dans la paroisse Saint-Victor. Son père est Nicolas Burthe (1744-1802), qualifié sur l'acte de baptême de « marchand, bourgeois de Metz ». Sa mère est Françoise Dannelet³², fille de Hilaire Dannelet et de Marguerite Mangin, également des Messins. Le couple s'est marié dans la paroisse Saint-Simplice en 1771. Il s'agit de gens respectables et aisés et « bons chrétiens » : leur mariage a eu lieu après une annonce seulement au prône³³. On peut remonter cette lignée Burthe, une lignée de commerçants, jusqu'à Michel Burthe né au début du XVII^e siècle (figure 27).

³² Ce nom est un diminutif de Daniel.

³³ Suite au concile de Trente au XVI^e siècle, la législation canonique impose d'annoncer chaque projet de mariage trois dimanches consécutifs. Mais une dispense ramenant ce nombre à un est accordé par l'évêque pour les familles bien connues dans la paroisse, les « bonnes chrétiennes ».

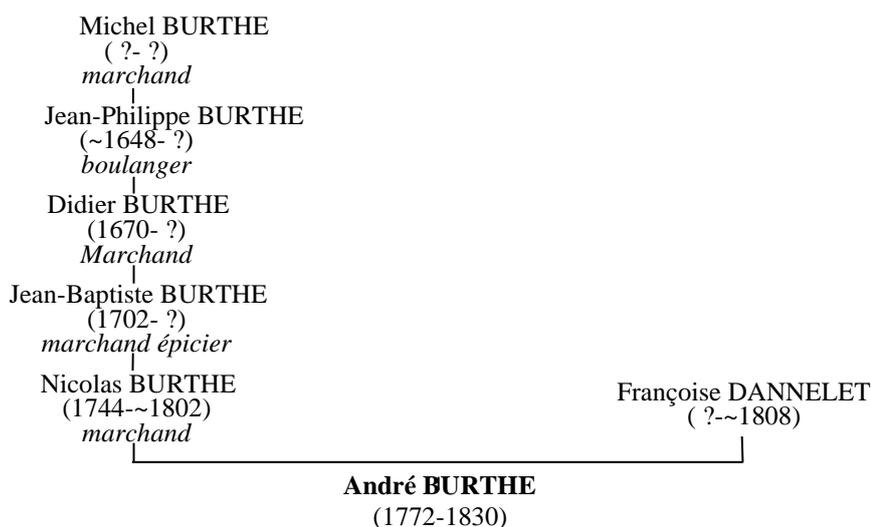


Figure 27. Eléments de la généalogie d'André Burthe

Burthe ? Burthe d'Annelet ? de Burthe d'Annelet de Rosenthal ?

Dans une notice généalogique publiée en 1920 par un certain Georges de Morand sur la famille Burthe, celui-ci nomme cette famille « de Burthe d'Annelet de Rosenthal » et fait remonter sa branche française, dont serait issu le général, d'un Irlandais installé en France à la fin du XVII^e siècle, Patrice-Jacques de Burthe, comte de Rosenthal. Outre que Burthe³⁴ n'a pas une consonance particulièrement gaélique et Rosenthal encore moins, on a vu que les Burthe de Metz remontent au moins au début du XVII^e siècle, soit avant l'arrivée de cet ancêtre hypothétique. Il s'agit ici de pure fantaisie généalogique.

Burthe utilisera le nom de sa mère, « Dannelet », pour sa femme quand celle-ci l'accompagnera dans ses campagnes entre 1805 et 1808, en profitant de son « D » initial pour lui donner une apparence de noblesse, « d'Annelet ». Il l'utilisera à nouveau quand il sera fait baron le 5 octobre 1808, « André Burthe, baron d'Annelet et de l'Empire ». Cela étant, dans les actes de Noisy (conseil municipal, état civil et registre paroissial), il est nommé simplement « Burthe » et signe ainsi (figure 28), en faisant parfois précéder ce nom de « général » et de « baron ». Par ailleurs dans les listes de généraux inscrits sur l'Arc de triomphe de l'Étoile il est nommé simplement Burthe. On l'appellera donc ainsi.

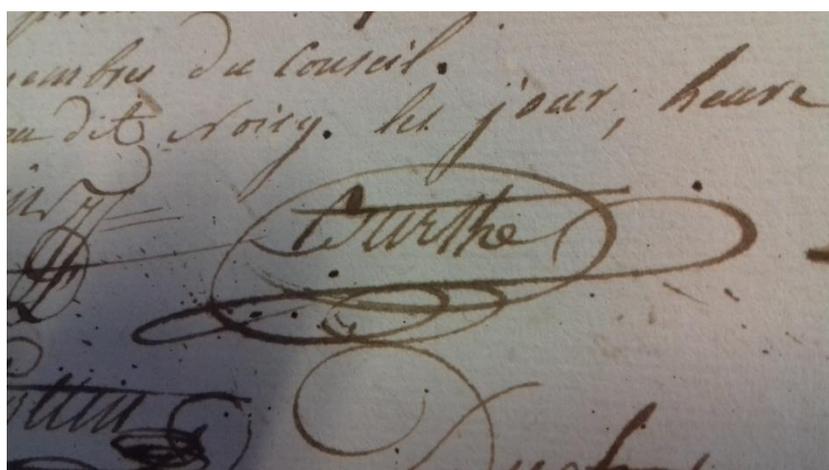


Figure 28 : Signature du général Burthe sur le registre de la commune lors de sa prise de fonction de membre du conseil municipal le 25 mai 1817

³⁴ Burthe, Burt, Burth ou encore Burtey et Burthey sont des noms, rares, portés dans l'est de la France. Il s'agit d'anciens noms de baptêmes d'origine germanique formés sur la racine "berht", qui signifie brillant, illustre.

Premières campagnes : 1792-1803

En avril 1791, il a alors 18 ans, Burthe s'engage comme simple soldat dans le 2^e régiment de dragons, qui était stationné non loin de Metz, à Verdun. C'est un régiment de cavalerie, le plus vieux dit-on. A-t-il été présent à Valmy le 20 septembre de cette même année, où ce régiment a combattu ? On ne le dit pas. Par la suite, il fait partie de l'armée du Nord qui combat dans les Pays Bas. Il est blessé à la bataille de Neerwinden contre les Autrichiens, du 18 mars 1793, une défaite pour la France, qui se traduit par un début d'invasion du pays. Le 25 mai suivant, il est élevé au grade de sous-lieutenant. Il continue à se battre dans l'armée du Nord jusqu'en 1796 et est à nouveau blessé. En février de cette année-là, il passe à l'armée d'Italie et combat dans ce pays à partir de l'année suivante. Il prend part, en particulier, à la victoire de Rivoli, contre les Autrichiens, des 13 et 14 janvier 1797. Peu après, il est nommé capitaine. Le 15 octobre 1798, il devient aide de camp du général, futur maréchal, Masséna. Il combat ensuite à Zürich, une défaite face aux Autrichiens, le 3 juin 1799, pour défendre la République helvétique. Masséna le nomme alors chef d'escadron sur le champ de bataille. Il est à nouveau blessé. Puis il participe, entre autres, à la bataille victorieuse de Marengo le 18 juin 1800. Convalescent, il est chargé de porter les drapeaux pris à l'ennemi à Bonaparte, de retour d'Égypte, devenu premier consul, avec une lettre adressée au général Carnot ministre de la Guerre :

« ... Je charge le citoyen Burthe, mon Aide de Camp de vous porter ces drapeaux, veuillez, Citoyen Ministre, accueillir avec intérêt cet officier dont la conduite a été très distinguée et qui a été blessé sous mes yeux dans une de nos affaires.

Salut et Fraternité

Masséna »

Burthe passe ensuite en octobre à l'armée de Batavie, nouveau nom de l'armée du Nord. La suite est plus calme, puisqu'est signé alors le traité de Lunéville, le 9 février 1801, avec l'Autriche et celui d'Amiens, le 25 mars 1803, avec l'Angleterre, l'Espagne et la République Batave, qui conduisent à une paix, relative, jusqu'en 1805, quand se forme la Troisième Coalition.

1803- 1804 Séjour en Louisiane et mariage

Au traité de Paris de 1763 concluant la guerre de Sept Ans, la France a cédé la Louisiane, c'est-à-dire, à l'époque, toute la partie centrale des États-Unis, à l'Espagne. Mais, par la suite, par le traité de San Ildefonso, signé en secret le 1^{er} octobre 1800 avec ce pays, la Louisiane revient à la France, en échange du duché de Parme, rétrocession effective le 18 janvier 1803. Pour reprendre possession de cette colonie, Napoléon y envoie un administrateur, Pierre Clément de Laussat, lequel s'adjoint les services de l'adjutant-général (grade d'un officier d'administration entre colonel et général) André Burthe. Celui-ci embarque le 12 janvier 1803. Il emmène avec lui son cousin Dominique Burthe³⁵, sous-lieutenant. Cependant, Napoléon Bonaparte a décidé de ne pas garder cet immense territoire. Il le vend aux États-Unis par un acte signé à Paris le 30 avril 1803. Les assemblées ne sont informées de la vente qu'après la transaction et ainsi mises devant le fait accompli.

La mission des Burthe tombe donc à l'eau. Mais ils profitent de leur séjour pour fréquenter les grandes familles de la Nouvelle-Orléans, en particulier la famille Delord-Sarpy, qui a deux filles, lesquelles deviendront leurs épouses. André, qui a alors 30 ans, se marie le 23 juillet 1803, à la Nouvelle-Orléans, avec l'aînée, Marguerite Suzanne Delord-Sarpy, qui a 15 ou 16 ans. Dominique le fera un peu plus tard. Le nouveau couple débarque en France le 16 mai 1804. Il s'installe à Paris, où naît leur premier enfant, Jules Félix, le 23 novembre. Quatre autres naissances suivront à Paris, avant que la famille s'installe à Noisy.

³⁵ André Burthe et le père de Dominique sont cousins issus de germains.

Les Delord-Sarpy et les Foucher de Circé

Les filles Delord-Sarpy, Marguerite-Suzanne, née en 1787, et Louise, née en 1789, ainsi que leur frère (Pierre), dit Lestang, né en 1796, sont les enfants de Pierre « Sylvestre » Delord-Sarpy, né en 1745, et de Marie Marguerite Fouché de Circé, née en 1758³⁶. Les parents de Sylvestre, qui se sont installés à la Nouvelle-Orléans, sont Charles Delord-Sarpy, né vers 1710, et Suzanne Trenty, vers 1712, tous deux à Fumel dans l'actuel Lot-et-Garonne. Le père de Marie Marguerite, Pierre Antoine Foucher de Circé, d'une grande famille noble de l'ouest, est né en 1709 à Rochefort et a également fait souche en Louisiane, où il s'est marié avec Marguerite Carrière. En 1758, il a acheté une vaste propriété, vraisemblablement de champs de coton, au bord du Mississippi. Il meurt en 1799. La propriété est alors rachetée par les frères Sarpy, Jean-Baptiste et Sylvestre, son gendre.

Ces deux grandes familles ont laissé des traces à la Nouvelle-Orléans. On y voyait jusqu'en 1882 une belle demeure coloniale appelée maison Delord-Sarpy (figure 29). Une autre, de même nom et de même style, dans laquelle habita Dominique Burthe, a été détruite en 1957 pour laisser place à un accès du pont sur le Mississippi. Et une rue près de ce pont a porté le nom de Sarpy, avant d'être renommée Dupuis. Ce même nom, sous la forme New Sarpy, désigne encore un quartier au nord-ouest de la ville, bâti sur des anciens terrains de cette famille. Enfin, mentionnons qu'une des voies principales de la ville s'appelle Foucher Street, du nom des Foucher de Circé.

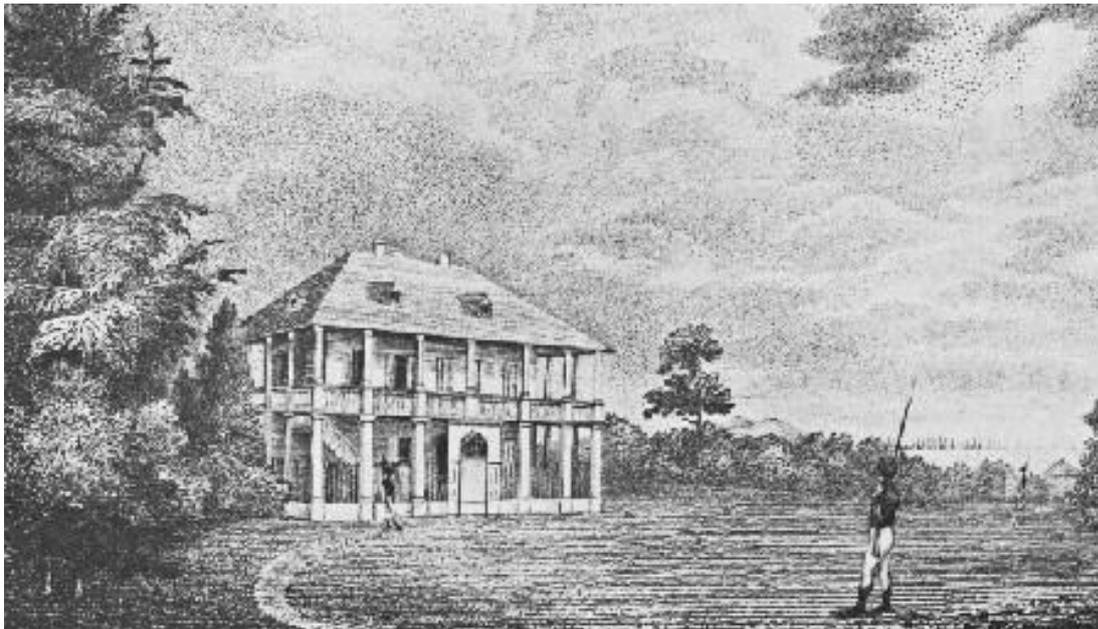


Figure 29 : Maison Delord-Sarpy construite en 1765, démolie en 1882

1804-1814

De retour en France, André Burthe est nommé colonel au 4^e régiment de hussards, en février 1805. Il participe à la bataille d'Austerlitz du 2 décembre 1805. Et le 25 de ce mois, il est élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Il participe ensuite au combat de Halle, le 17 octobre 1806, où les Français défont les prussiens. En 1806 et 1807, il fait les campagnes de Prusse et de Pologne. À la fin de l'année 1808, il intègre l'armée de la campagne d'Espagne. Il est alors nommé baron d'Annelet, baron

³⁶ Cette date donnée par Geneanet conduit à un âge au mariage (1786) d'environ 28 ans. Ce qui paraît plus plausible que 1750, inscrit sur sa tombe à Noisy (infra), qui donnerait un âge au mariage, très tardif, de 36 ans.

d'Empire. Il participe à toutes les batailles de cette expédition comme aide de camp de Masséna. Il est promu général de brigade de cavalerie le 30 décembre 1810. De retour d'Espagne, il fait partie de la campagne de Russie, où il est blessé lors de la bataille de la Moskova ou Borodino le 7 septembre 1812. Peu après, le 15 novembre, il est fait prisonnier. Il ne rentrera de captivité que le 21 juillet 1814, après l'abdication de Napoléon. Il est alors mis en non-activité par le nouveau pouvoir le 1^{er} septembre.

Marguerite Suzanne

Entre le retour de Louisiane en 1804 et 1808, où naissent ses trois premiers enfants, Félix le 23 novembre 1804, Marguerite Anne le 19 mars 1806 et André Adolphe le 10 mai 1808, Marguerite Suzanne accompagne son mari dans ses campagnes sous le nom de Monsieur d'Annelet, officier au 4^e régiment de Hussards. Elle assiste ainsi à la bataille d'Austerlitz, où elle est remarquée par l'Empereur, qui lui fait parcourir le champ de bataille après la victoire. Elle assiste de même aux batailles d'Iéna et d'Auerstaedt du 14 octobre 1806. Fin 1808, elle accompagne encore son mari jusqu'à Bayonne sur la route de l'Espagne, avant de se retirer à Paris pour se consacrer à ses enfants. Elle sera décorée de la médaille de Sainte-Hélène, créée par Napoléon III pour tous les combattants du 1^{er} Empire...



Figure 30 : Marguerite Suzanne Delord-Sarpy, épouse Burthe (1787-1863)
(Tableau d'Amaury Duval 1842, musée de Poitiers)

1812 à 1827 Installation à Noisy

En 1812, André Burthe acquiert le domaine de la Roche du Parc de Noisy-le-Grand (figure 31), voisin du domaine de Saint-Senne du général Morand. Il n'est pas impossible que ce soit ce dernier qui ait suggéré cet achat à Burthe. En tout cas, les familles seront amies et même, plus tard, alliées. Ce domaine appartient alors à Anne Louise Desréaulx, dont la famille le tient depuis 1729. Cette acquisition se fait avec le cousin Dominique, revenu de la Nouvelle Orléans. Pour les Burthe, à tout le moins pour la famille André Burthe, il s'agit d'une résidence secondaire, sa résidence principale, son « domicile » étant à Paris. C'est ce qu'indiquent les actes de naissance de Marguerite Octavie du 2 juillet 1823 et d'Adrienne Odile du 4 octobre 1825 : « père et mère domiciliés à Paris, rue Saint-Lazare, n°38 », ou

encore l'acte de baptême de cette dernière : « ... ses père et mère demeurant en leur maison de campagne sur la paroisse de Noisy-le-Grand ». Cela étant, il semble que la famille André Burthe passe plus de temps à Noisy qu'à Paris.

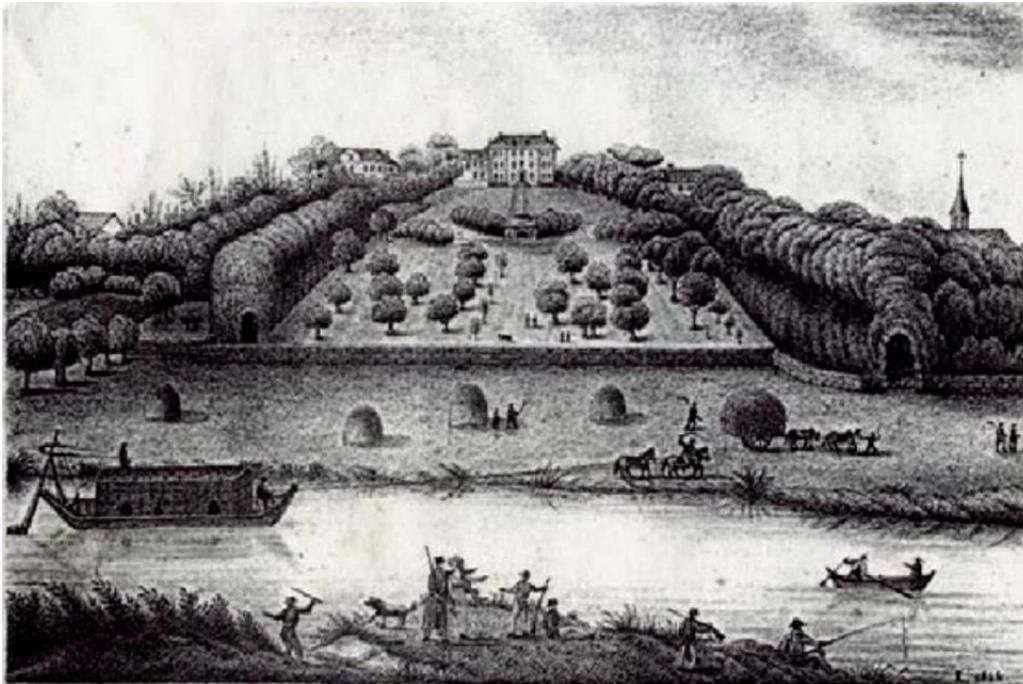


Figure 31 : Le domaine de la Roche du Parc vu de la Marne.
À gauche : le domaine de Saint-Senne. (Gravure ancienne)

André Burthe est considéré comme une notabilité de Noisy, puisqu'en 1817 il est nommé conseiller municipal, vraisemblablement jusqu'en 1819, où sont nommés de nouveaux membres du conseil. Il entre en fonction le 25 mai 1817. Il signe alors, comme tous les conseillers, au bas du procès-verbal de la réunion, mais on ne trouve plus sa signature sur les procès-verbaux des réunions suivantes, qu'il a donc négligées. Par la suite, les Burthe ont des relations un peu tendues avec la municipalité. Ainsi, cette dernière, dans sa séance du 27 mai 1827, s'émeut de ce que le général Burthe a vendu un chemin (une partie du chemin dit de la ruelle du Vieux Moulin) appartenant à la commune à M. Ruffin (il sera maire de 1835 à 1853). Le conseil demande à M. Burthe de produire l'acte de propriété de son domaine. Mais il sursoit en attendant le retour de l'intéressé, parti en Louisiane. L'affaire est à nouveau évoquée le 18 octobre de la même année. Dans la même séance, le conseil demande au préfet qu'il l'autorise à faire des démarches auprès du général pour qu'il paye ce qu'il doit pour la concession du cimetière où a été enterrée sa belle-mère, le 5 février 1826, après son décès à Paris le 2. Cette concession fait 3 mètres carrés. Un peu plus tard, le 28 juin, la famille demande que l'on y rajoute 17 mètres carrés pour aboutir à un carré de 4,5 m de côté « pour y fonder à perpétuité la sépulture de la famille Delord-Sarpy et Burthe ». Mais apparemment cela ne s'est pas fait, car les intéressés hésitent à nouveau à payer (c'était une grosse somme). En 1834, après la mort du général, la famille demande la prolongation de la concession initiale et propose en dédommagement d'offrir à l'église « un tableau d'environ six pieds de hauteur [env 1,8 m] avec les autres dimensions convenables représentant Sainte-Marguerite, patronne de la défunte... ». Deux ans plus tard, en 1836, la baronne Burthe présente une demande de concession à perpétuité et renouvelle la promesse du tableau. Bien que cette concession ait été accordée, on n'a pas trace de ce tableau, que l'église aurait sûrement conservé, comme elle a conservé le tableau offert quelques années plus tard par la veuve d'Augier (*infra*). Notons que la seule personne enterrée dans

cette concession, la mère de Mme Burthe, a été nommée par le conseil municipal « *la mère des pauvres* » pour son action auprès des nécessiteux de Noisy (figure 32).



Figure 32 : Tombe de Marie Marguerite Fouché de Circé, veuve Delord-Sarpy, « la mère des pauvres », belle-mère du général Burthe, au cimetière Ancien de Noisy-le-Grand

Progéniture

Les Burthe ont eu dix enfants, six garçons et quatre filles (figure 33). Les cinq premiers enfants sont nés à Paris, les quatre suivants durant le séjour de la famille à Noisy, dont trois à Noisy même et un à Paris. Ce dernier, Pierre Charles Ladislas, né fin 1819, qui est mort à 6 ans et demi en 1826, a cependant été enterré à Noisy ! Parmi les garçons, aucun ne porte le nom de Napoléon, mais la première fille née à Noisy le 21 avril 1815 s'appelle Napoléonie, sûrement un message de ralliement à Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Celle-ci serait d'ailleurs filleule de l'Empereur.

	Prénoms	Naissance	Décès	Divers
1	Jules Félix	23 novembre 1804, Paris	7 janvier 1857, Paris	Officier, sans alliance
2	Marguerite Anne Joséphine	19 mars 1806, Paris	11 mai 1882, Paris	Mariée avec François Saulet, 11 mars 1826, Noisy-le-Grand
3	André Adolphe	10 mai 1808, Paris	23 avril 1846, Paris	Officier Sans alliance
4	Jean Oscar	13 mars 1810, Paris	1836, Nouvelle-Orléans	Sans alliance
5	Charles Saint Léon	12 janvier 1812, Paris	8 août 1835, tombé en Afrique	Officier, sans alliance
6	Marie Napoléonie	21 avril 1815, Noisy-le-Grand , Filleule de Napoléon I ^{er}	23 mars 1867, Nancy	Mariée avec François Rozat, officier, 27 mai 1839, Blamont

7	Pierre Charles Ladislas	28 décembre 1819, Paris	26 juin 1826, Noisy-le-Grand	Inhumé, 27 juin 1826, Noisy-le-Grand
8	Marguerite Octavie	2 juillet 1823, Noisy-le-Grand	20 décembre 1839	
9	Adrienne Odile	4 octobre 1825, Noisy-le-Grand	5 octobre 1825, Noisy-le-Grand	Inhumé, 6 octobre 1825, Noisy-le-Grand
10	Charles François	5 janvier 1829, Paris	3 juin 1901	Officier, marié Amélie Saint-Rémy, 20 novembre 1865, Paris 9 ^e

Figure 33 : Les enfants d'André et de Marguerite Suzanne Burthe

Comme ceux de Morand, les descendants du général Burthe vont embrasser la carrière militaire. En fait, les cinq garçons qui ont survécu jusqu'à l'âge adulte seront officiers. Une petite fille d'André Burthe, la fille du couple Saulet-Burthe, dont il va être question dans le paragraphe suivant, épousera en 1854 un des plus jeunes fils du général Morand, scellant ainsi l'alliance de ces deux familles.

Relations avec l'Église

Le couple Saulet-Burthe s'est marié le lundi 3 avril 1823 à Noisy. Marguerite Anne Burthe a alors 20 ans, et François Saulet, né à la Nouvelle-Orléans et propriétaire à cet endroit, 40 ans. Le mariage civil est suivi d'un mariage religieux à l'église Saint-Sulpice de Noisy. La mariée a donc dû être baptisée. Cela étant, on peut noter qu'il y a eu trois publications de mariage au prône, alors qu'on dispense facilement les « bons chrétiens » des deux derniers, comme on l'a dit plus haut. À cette occasion Pierre Charles Ladislas, un des fils du général, qui a plus de 6 ans et qui a été ondoyé à la naissance, situation également fréquente chez les Morand (*supra*), reçoit la cérémonie officielle de baptême, ce qui aurait dû se faire immédiatement après la naissance. On peut penser que le curé profite de l'occasion pour régulariser ces chrétiens pas très fervents. Par ailleurs, on n'a pas trace de baptême de Marie Napoléonie, née le 21 avril 1815 à Noisy. Comme elle est, semble-t-il, filleule de Napoléon, peut-être a-t-elle été baptisée ailleurs. Marguerite Octavie, née également à Noisy le 2 juillet 1823, n'est baptisée que le 21 octobre suivant. Son parrain est Louis Foucher, [ou Fouchot] « *citoyen des États Unis de l'Amérique* », ce qui peut expliquer le laps de temps entre les deux événements. Quant à Adrienne Odile, née à Noisy le 4 octobre 1825, décédée le 5 du même mois, elle fait l'objet d'un acte d'inhumation par le curé le 6, qui précise « *enfant de sexe féminin [sans mention de prénoms] ondoyée le jour même de sa naissance* ». On peut encore noter que le petit Pierre Charles qui mourra peu après, le 26 juin 1826, a été enterré le lendemain, également religieusement. Cela étant, il était sûrement difficile de faire autrement à cette époque où l'Église devait être en charge du cimetière de Noisy³⁷.

La pratique de l'ondolement est aussi utilisée par le cousin Dominique pour ses deux enfants nés à Noisy. Marie Louise Caroline Burthe, née le 19 juillet 1816, est ondoyée par le curé le 21 octobre. Décédée le 27 octobre, elle est inhumée par le curé le 28 dans le cimetière de Noisy. François Louis Silvestre Edmond, né 17 juin 1818 à Noisy, est ondoyé le 11 juillet par le curé. On ne trouve pas trace d'un baptême ultérieur à Noisy.

³⁷ Les portes de ce cimetière sont surmontées de crucifix, souvenir de cette « mainmise » passée de l'Église.

Dominique Burthe

Dominique François Burthe (1785-1852) est né à Metz d'un père marchand comme son cousin. Contrairement à André, il quitte l'armée pour rester à la Nouvelle-Orléans, où il se marie le 8 mai 1805, donc à 19 ou 20 ans, avec Louise Delord-Sarpy (25 décembre 1789-1840), qui a 15 ans. Le couple a eu sept enfants. Trois sont nés avant d'arriver à Noisy, deux naissent ensuite à Noisy – Marie Louise Caroline et François Louis Silvestre Edmond - et deux par la suite. La déclaration de cette seconde naissance est faite par le chirurgien-accoucheur, que l'on a fait venir de Paris, Dominique Burthe étant absent. On peut penser que celui-ci navigue entre Noisy et la Nouvelle-Orléans, où il cherche à faire des affaires. Le dernier enfant du couple s'appelle Léopold. C'est un peintre reconnu, installé à Paris dans l'atelier d'Amaury Duval (1808-1885), un élève d'Ingres, qui a peint sa tante, Marguerite Suzanne (figure 30).

Outre les traces laissées dans l'état civil et dans le registre paroissial, on peut encore relever cette déclaration de cambriolage faite par Dominique Burthe au maire de l'époque Jean Jovin le 7 octobre 1813 :

« L'an mil huit cent treize le premier octobre à huit heures du matin s'est présenté à nous Jean Jovin, maire de la commune de Noisy-le-Grand, Dominique François Burthe, propriétaire en cette commune, lequel nous a déclaré qu'il venait de s'apercevoir que dans la nuit précédente on avait escaladé le mur de son parc du côté nord, qu'on avait limé un fort cademat [sic] qui assujettissait une barre de fer fermant une grille en bois, que cette barre de fer longue de huit pieds et peçant [sic] environ quarante livres avait été decelée [sic] et qu'on l'avait volée. Et a ledit sieur Burthe signé la présente déclaration après lecture faite. »

En 1831, Dominique Burthe achète une plantation à la Nouvelle Orléans. Il deviendra une notabilité de cette ville. Il y meurt le 12 décembre 1852. En 1854, sa propriété est lotie et devient le quartier Burtheville de Up Town de la Nouvelle-Orléans.

Les Cent jours et la fin

Après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le général Burthe se met à son service. Il intègre le 15 mai l'armée chargée de combattre l'ennemi, dans la 5^e division de cavalerie (dragons) sous Strolz. Il participe alors à la bataille victorieuse de Fleurus du 16 juin, qui précède de deux jours la défaite de Waterloo. Par la suite, il combat encore les envahisseurs, en particulier les Prussiens à Velizy-Rocquencourt, le 1^{er} juillet 1815. Mais lors du licenciement de l'armée, en septembre 1815, André Burthe est mis en non-activité.

En 1827 les Burthe vendent la Roche du Parc aux Buisson. Ils se replient alors à leur domicile parisien, rue Saint Lazare au n° 38³⁸. André y meurt le 2 avril 1830, à l'âge de 57 ans, d'après Georges de Morand, « *des suites de ses blessures qui s'étaient rouvertes* ». Il est enterré au cimetière du Père Lachaise (28^e division). Son épouse, qui meurt en 1863, à 75 ans, repose à ses côtés, ainsi que plusieurs de leurs enfants.

³⁸ Il n'y a plus d'immeuble d'habitation à ce numéro.



Figure 34 : Sépulture de la famille Burthe au cimetière du Père Lachaise

V. LE GÉNÉRAL LOUIS SÉBASTIEN GRUNDLER ET LE « PARC DES TILLEULS »



Figure 35 : Le général Louis Sébastien Grundler

Contrairement aux généraux Morand et Burthe, qui sont venus s'établir à Noisy durant l'Empire, le général Grundler y est venu durant la Restauration, après son mariage le 12 mars 1817 à Troyes. Il meurt en 1832, mais sa veuve ne revendra le domaine qu'en 1841. Sur les cinq enfants du couple, donc venus au monde pendant que Grundler possédait ce domaine, aucun n'est né à Noisy. Par ailleurs cette famille n'a pas laissé de trace dans notre commune : on ne sait donc pas comment elle a occupé ce domaine.

Origine

Louis Sébastien Grundler naît le 30 juillet 1774 à Paris dans le faubourg Saint-Antoine³⁹ dans la paroisse Sainte-Marguerite. Son père, Jean-François Grundler⁴⁰, possède un atelier d'ébénisterie dans le faubourg en question. Ce monsieur, qui est venu s'établir en France, est bavarois, fils d'un ébéniste de Bavière. Sa mère est Marguerite Hoquet, française (figure 36). D'après Philippe Grundler, apparemment un descendant du général, qui a rédigé le texte de Wikipedia, cette dernière serait aussi d'une famille d'ébénistes, mais le même indique que le père de Marguerite était domestique à Paris... Sébastien est le troisième enfant d'une famille de cinq, 4 garçons et une fille.

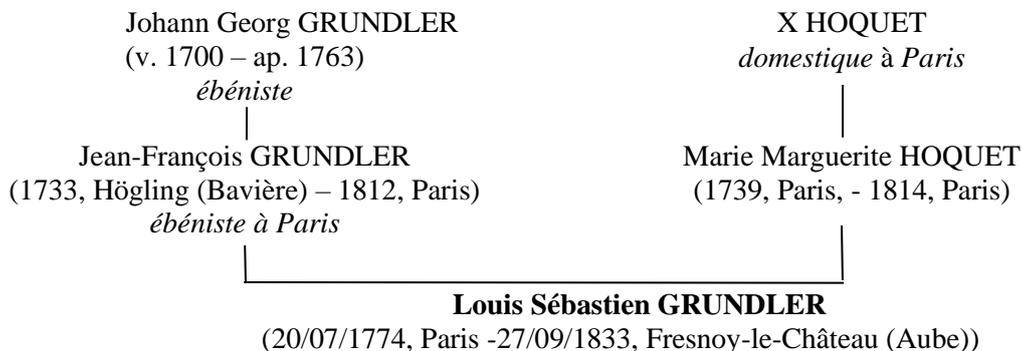


Figure 36. Eléments de la généalogie de Louis Sébastien Grundler

³⁹ Le faubourg Saint-Antoine s'est spécialisé dans l'ébénisterie dès le XV^e siècle.

⁴⁰ Ce nom germanique, que l'on trouve aussi en Alsace sous la forme Grunder et Grundmann, signifie celui qui habite la vallée (Grund).

Louis Sébastien est baptisé le jour même de sa naissance dans l'église Sainte-Marguerite⁴¹ de sa paroisse (figure 37). Jusqu'à son engagement dans l'armée, il travaille avec son père ; il en est de même pour son frère aîné. Mais aucun des garçons ne reprendra l'ébénisterie. Le frère aîné entrera dans l'administration et les deux autres seront officiers. Quant à leur sœur, elle épousera également un officier.



Figure 37 : L'église Sainte-Marguerite dans le faubourg Saint-Antoine (Paris XI^e)

Carrière militaire sous la Révolution et l'Empire

Louis Sébastien s'engage le 7 septembre 1792, donc à 18 ans, dans le 8^e bataillon de Volontaires, comme Morand le fait la même année à Pontarlier (*supra*). Ce bataillon, qui est dit de Sainte-Marguerite, du nom de la paroisse du lieu, a été formé deux jours plus tôt. Louis Sébastien y est élu lieutenant. Il sert ensuite dans les armées du Nord, du Rhin et du Danube. Le 25 mars 1799, il est blessé d'un coup de feu à la mâchoire inférieure à la bataille de Stockach, près de Constance (Deuxième Coalition). Entre 1802 et 1808, il est aide de camp, puis à sert l'état-major. En 1808, il participe à l'expédition d'Espagne, où il est chef d'état-major. En 1812, il prend part à la campagne de Russie. Le 10 septembre de cette année-là, il est nommé général de brigade. Peu après, il est blessé à nouveau au passage de la Bérézina. Il combat ensuite à la bataille de Polotsk (*act.* Polatsk au nord de la Biélorussie) et prend le défilé de Bononia. Le 4 mai 1813, il est fait baron de l'Empire

Première relation et premiers enfants

Durant la période qui vient d'être évoquée, Louis Sébastien vit avec Marie Aviat (1767-1831), une femme plus âgée que lui de 7 ans, fille d'un négociant et bourgeois de Paris. Celle-ci lui donne deux enfants, le premier en 1802, Louis Joachim « Adolphe », le deuxième en 1814, Flore Joséphine Octavie

⁴¹ Cette église sera connue un peu plus tard pour son cimetière (aujourd'hui disparu) qui a reçu en 1794 les corps des guillotines de la Bastille, ceux des premiers guillotines de la place du Trône ainsi que celui du dauphin.

(figure 38). Cette relation a donc duré assez longtemps, puisque Grundler avait environ 28 ans à la naissance du premier enfant et environ 40 à celle du second. Vu le nom de famille donné à l'aîné, il semble qu'il n'a pas été reconnu immédiatement par le père. Par ailleurs, le fait de nommer les deux enfants Grundeler et non Grundler semble une façon de les reconnaître sans les reconnaître. On voit (figure 38) que la fille est morte jeune. Quant à Adolphe, il sera l'un des quatre associés gérants de la société Pillivuyt, porcelainier qui a son usine à Mehun-sur-Yèvres (Cher), connue, entre autres, par sa tasse de bistrot à pans coupés de couleur vert sombre (figure 39).

Enfants	Naissance	Décès
Louis Joachim, « Adolphe » <u>Aviat - Grundeler</u>	1802	1874
Flore, Joséphine, Octavie <u>Grundeler</u>	1814	1838

Figure 38. Enfants du couple Louis-Sébastien Grundler et Marie Aviat



Figure 39 : Tasse de bistrot de la manufacture Pillivuyt de Mehun-sur-Yèvres (Cher)

Ralliement à la Restauration

Contrairement à Morand et à Burthe, qui, à la première Restauration se laissent mettre en congé, puis prennent parti pour Napoléon lors de son retour de l'île d'Elbe, Grundler, comme beaucoup de généraux, offre immédiatement ses services au roi Louis XVIII. Il reçoit le commandement de Paris et du département de la Seine, est chargé, en cette qualité, de l'arrestation du général Exelmans et d'autres agitateurs bonapartistes. Il est créé comte et chevalier de Saint-Louis. Au débarquement de Golfe Juan, Louis XVIII fait appel au maréchal Clarke, duc de Feltre, comme ministre de la Guerre, lequel désigne Grundler le 13 mars 1815, comme secrétaire de son ministère. Après la bataille de Waterloo, il est envoyé à Soissons, comme commissaire, puis commande son département. Rapporteur dans le procès du maréchal Ney, au côté duquel il avait combattu en Russie, il plaide l'incompétence du Conseil de guerre avec une impartialité qui lui vaut d'être disgracié et éloigné de Paris⁴².

⁴² Le maréchal Ney s'était également rallié à la Restauration. Chargé d'arrêter Napoléon sur la route de Paris, il tourne casaque et prend parti pour celui-ci.

Mariage, achat d'un domaine à Noisy et enfants

Sébastien Grundler se marie le 12 mars en 1817, à 43 ans donc, non avec la compagne avec qui il a vécu jusque-là, mais avec une femme de petite noblesse rencontrée lors d'un commandement dans l'Aube, Sophie Françoise Avasse du Plessis, née le 24 janvier 1794 à Troyes, qui a donc 23 ans.

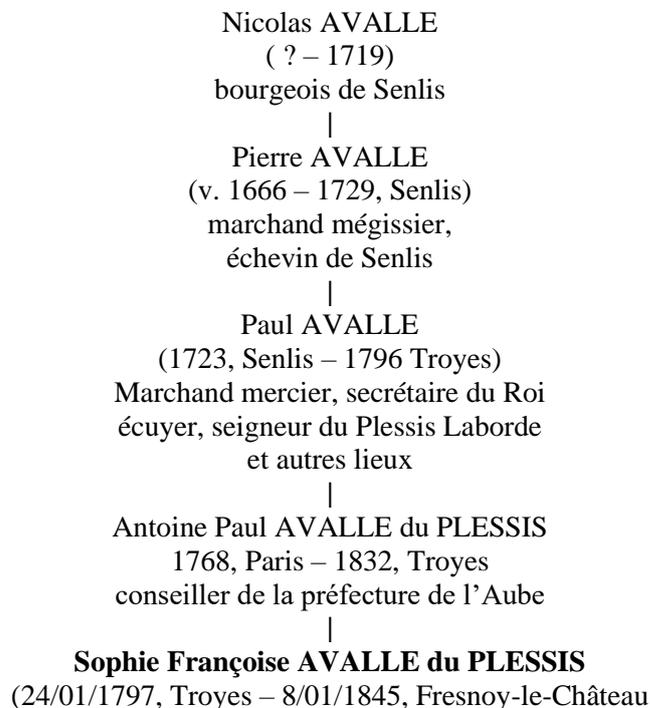


Figure 40 : Lignée paternelle de Sophie Françoise Avasse du Plessis

On voit sur la figure 40 qu'au XVII^e et jusqu'au début du XVIII^e, les Avasse sont une famille de marchands. Par la suite, celle-ci acquiert des terres dans l'Aube et finit par être anoblée. À la suite de ce mariage, Grundler achète un domaine à Noisy au baron Louis. Ce dernier l'avait acquis l'année précédente, en même temps que de vastes terres contiguës à Bry, des mains des héritiers De Laage. Nous avons vu que ce domaine était la réunion de quatre anciens fiefs. Ceux-ci étaient situés de part et d'autre du haut de l'actuelle rue de la Baignade : La Barre et Normandie à droite, Gaumont et Le Brayer à gauche. Au XX^e siècle quand ce domaine sera loti, il sera appelé le Parc des Tilleuls. Sa maison d'habitation se dressait sur l'ancien fief de Gaumont, dans la partie basse de la rue de Beauvais, la rue Pasteur actuelle, vraisemblablement dans l'angle nord-ouest des actuelles voies Pasteur et Pambrun. Il sera question de cette maison au conseil municipal quand les Houette l'occuperont. Le fait qu'il s'agisse pour les Grundler d'une résidence secondaire est confirmé par le recensement de 1836, le plus ancien conservé de Noisy, dans lequel, Madame Grundler n'apparaît pas⁴³.

Enfants	Naissance	Décès
Louis Ernest Paul Émile	24/01/1818, Troyes	1881
Joséphine, Louise, Sophie, Isaure	14/11/1818, Troyes	1893
Victor, Alexandre, Oscar, Arthur	1822, Dijon	1876
Charlotte, Eugénie, Inès, Thécla	1823	?
Albert Sarthène, Théobald,	1825	?

Figure 41. Enfants de Louis Sébastien Grundler et de Sophie Françoise Avasse du Plessis

⁴³ Les recensements en France et d'ailleurs ne prennent en compte que les personnes dont la résidence principale se situe dans la commune.

Les deux premiers enfants du couple sont nés à Troyes, d'où est originaire leur mère. Le troisième est né à Dijon, où Grundler commandait. On ne connaît pas le lieu de naissance des deux derniers, mais ce n'est pas Noisy (figure 41). On sait que Louis Ernest, le premier enfant, sera officier et Charlotte, la seule fille du couple, religieuse dans la congrégation du Sacré Cœur.

Activités militaires à partir de La Restauration

En 1823, Grundler participe à l'expédition d'Espagne ordonnée par Louis XVIII pour rétablir le roi Ferdinand VII, roi Bourbon, sur le trône de ce pays⁴⁴. Entre 1825 et 1831 il exerce de nombreuses fonctions au sein de l'armée. Ainsi, il est membre de la commission chargée d'examiner le projet de réorganisation du corps royal d'état-major ; inspecteur général d'infanterie ; membre du comité spécial et consultatif d'infanterie ; membre de la commission chargée de l'examen d'un projet de réunion des corps de l'état-major et des ingénieurs géographes. En septembre 1831, il est envoyé à Bruxelles pour l'organisation et la formation de l'infanterie de l'armée de ce nouveau pays. Enfin, en décembre 1831, il est admis au traitement de disponibilité.

Retraite au château du Plessis et décès

Grundler se retire alors dans son château du Plessis à Fresnoy-le-Château près de Troyes, qu'il vient d'acquérir et qu'il embellit. Il n'en profite malheureusement pas très longtemps, puisqu'il meurt du choléra le 27 septembre 1833, à 57 ans. On peut rappeler ici que durant le XIX^e siècle, la France a souffert de plusieurs pandémies de choléra. Il s'agit ici de la 2^e, qui atteint Paris de 1831 à 1834, ainsi que tout le Bassin parisien. Grundler est enterré au cimetière de Clamart de Troyes. Après la fermeture de ce dernier vers 1870, le caveau familial est transféré dans le cimetière de la Haute Charme de la même ville.



Figure 42 : Sépulture de la famille Grundler au cimetière de la Haute Charme de Troyes

⁴⁴ Cette campagne est marquée par la prise du fort de Trocadéro, qui défendait Cadix, le 31 août 1823. Ce nom sera donné à la Butte de Chaillot, où, en 1826 s'est déroulée une reconstitution de ce fait d'armes.

Vente du domaine et dénomination de l'Avenue Grundler

En 1841, la veuve Grundler vend le domaine de Noisy à Louis Adolphe Houette, un négociant et fabricant de cuirs vernis à Paris. En 1912, la fille et héritière de ce dernier, Marie Louise, lotit le domaine et y crée une dizaine de voies. À trois d'entre elles, elle donne des noms de sa famille : Houette, Dehais et Seillier. À deux autres, elle donne les noms de propriétaires précédents du domaine : Baron Louis et Général Grundler. C'est ainsi que le souvenir de ce général, dont le séjour à Noisy n'a pas laissé de trace, y est néanmoins conservé. Notons, pour finir, que la plaque récente de cette voie indique bizarrement « *Haut fonctionnaire de l'armée* » (figure 43). Certes Grundler a exercé de nombreuses fonctions administratives, mais cela n'en fait pas un fonctionnaire pour autant. Par ailleurs, il a aussi combattu.



Figure 43 : Plaque de l'avenue du Général Grundler

VI. LE VICE-AMIRAL FRANÇOIS D'AUGIER ET LE DOMAINE DE VILLEFLIX

Le nom de ce personnage s'écrit selon le cas d'Augier, Daugier, voire D'Augier⁴⁵. On adoptera la première, celle de son acte de naissance, qui est aussi celle sur le site de l'Assemblée nationale, où il a siégé à partir de la Restauration. Si à l'époque napoléonienne il est connu sous le nom de Daugier c'est vraisemblablement qu'il a voulu gommer l'aspect aristocratique de son nom lors de la Révolution. On ne dispose pas de portrait de ce personnage contrairement aux précédents.

Une famille noble très modeste

Les prénoms complets de d'Augier sont François Henri Eugène. Il est né le 12 septembre 1764 à Courthézon dans l'actuel département du Vaucluse. Ce département a pris la place du Comtat Venaissin et d'Avignon, qui n'étaient pas français, mais États pontificaux. Mais Courthézon faisait partie de la principauté d'Orange, enclavée dans le Comtat (figures 44). Cette principauté des Nassau-Orange avait été cédée à la France de Louis XIV par le traité d'Utrecht, qui a conclu la Guerre de succession d'Espagne. François d'Augier était donc sujet du roi de France.

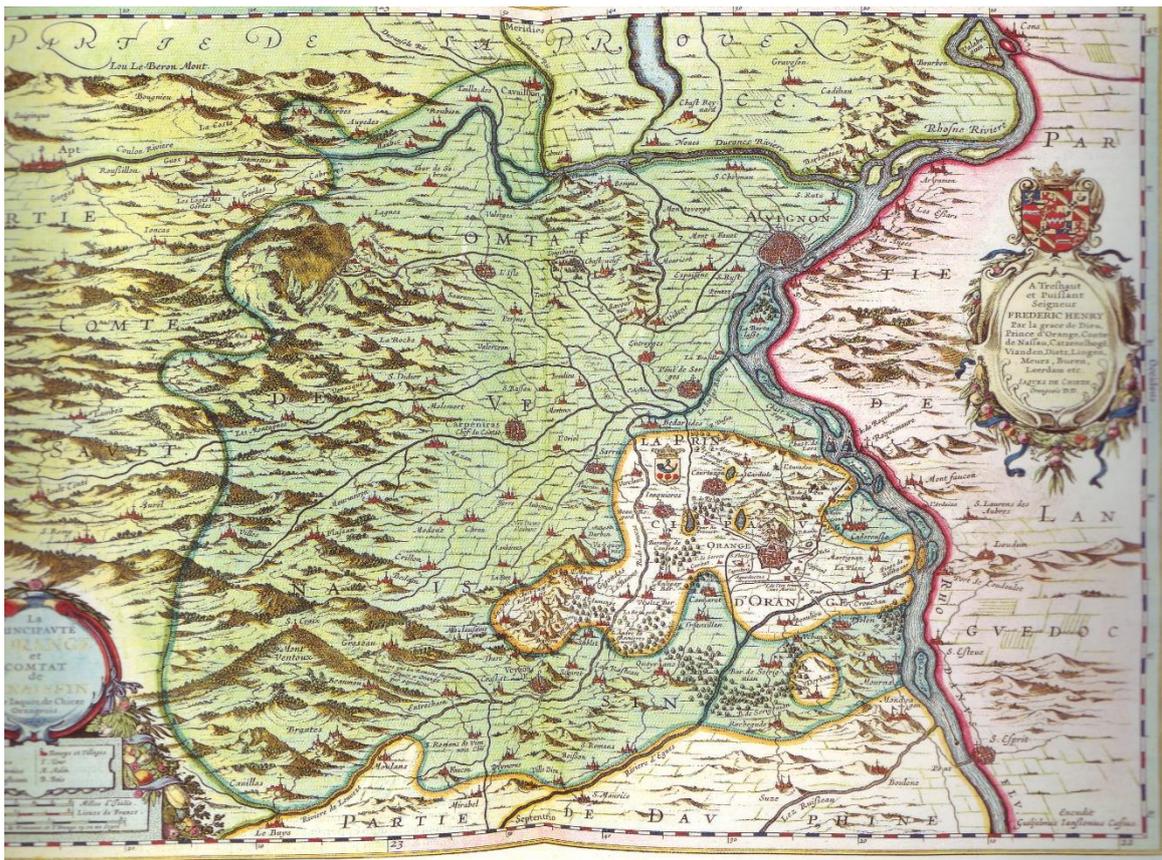


Figure 44 : La principauté d'Orange enclavée dans le Comtat Venaissin
(Carte de Jacques de Chièze de 1627) Le nord sur cette ancienne carte se situe en bas

⁴⁵ Augier est un nom de famille méridional, ancien nom de baptême d'origine germanique dérivé de adalgari, formé de adal, qui signifie noble, et de gari, qui signifie lance. Il s'agit probablement à l'origine d'un surnom de guerrier.

La figure 45 donne les éléments généalogiques connus de la famille d'Augier par le site Geneanet. On sait encore que l'intéressé avait une sœur. Il s'agit de familles nobles, aussi bien paternelle que maternelle, mais de petite noblesse comme le montre la modicité de ces informations.

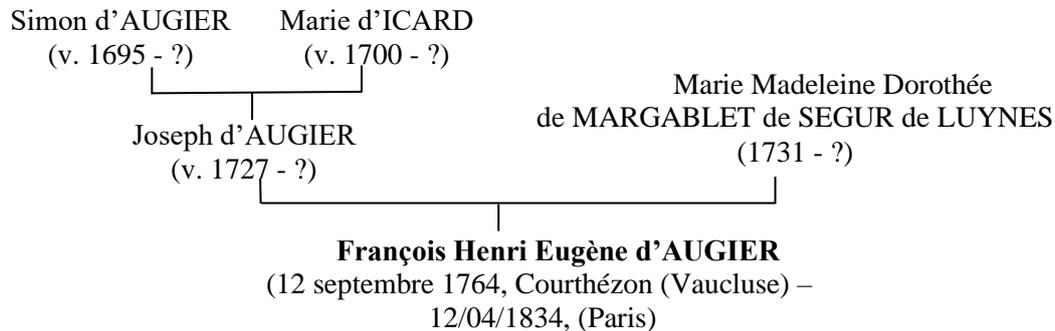


Figure 45. Éléments de la généalogie de François d'Augier

Navigations et batailles navales

En 1782, à 18 ans, d'Augier s'engage dans les Gardes-marine, à Toulon vraisemblablement, une école d'officiers de marine destinée aux jeunes nobles. Il embarque alors sur la corvette La Flèche⁴⁶ (figure 46). Dans les années suivantes il participe à plusieurs campagnes dans les Indes. En 1789, de retour en France, il est nommé au grade de lieutenant de vaisseau, soit l'équivalent du grade de capitaine dans l'armée de terre.



Figure 45 : Une corvette : La Capricieuse (1855, 4 canons)

À ce moment-là, il a 25 ans, il semble un peu malade et fatigué. Il se retire donc à Courthézon, où ses concitoyens l'élisent au poste de procureur de la commune. La loi qui instaurait les communes, de décembre 1789, avait prévu à côté du conseil municipal, un procureur, également élu, chargé de

⁴⁶ La corvette était un petit trois mâts armé au maximum de huit canons (six sur La Flèche), qui servait aux missions de découverte et aussi de liaison pour transmettre des ordres ou des courriers.

représenter la commune auprès de la Justice. Mais l'intéressé est vite rappelé au service suite à la Première Coalition formée par plusieurs nations européennes en 1792, dont la nation maritime la Grande Bretagne. Il dirigera alors l'escadre qui permettra de protéger Belle-Île et Groix d'une descente de la flotte anglaise. Cette action lui vaudra, en mars 1795, le grade de capitaine de vaisseau, correspondant au grade de colonel dans l'armée de terre. Notons que l'intéressé, bien que justifiant d'actions d'éclat et bien connu de Napoléon, ne dépassera jamais ce grade, c'est-à-dire ne sera jamais élevé à celui d'amiral, contrairement aux trois officiers précédents qui ont été élevés au grade de général et, pour certains, très rapidement. Il devra attendre la Restauration pour cela. Par la suite, il est chargé de la protection des convois de bateaux marchands qui entrent et sortent des ports de Nantes et de Rochefort. Dans cette tâche il est amené à affronter à nouveau la marine anglaise. À la fin des années 1790, il est nommé chef militaire de Lorient. Il y restera jusqu'en 1801 ou 1802.

Bretagne et mariage

Lors de ses fonctions à Lorient il se marie, il a alors environ 35 ans, avec Marie Gabrielle Caroline Jaquette Le Dall de Keréon, qui en a un peu plus de 20. Celle-ci est issue d'une famille de petite noblesse et de noblesse récente (figure 47). En effet, l'arrière-grand-père de Marie Gabrielle s'appelait simplement Le Dall⁴⁷ et était donc sûrement roturier. Mais il était possesseur du fief de Keréon, situé dans la paroisse de Plomeur dans l'actuel département du Finistère. Les détenteurs roturiers de fief étaient souvent anoblis, ce qui a dû être le cas des Le Dall. Quoiqu'il en soit, ils finissent par occuper des postes importants : le grand-père de Marie Gabrielle a été maire de Brest et son père, commissaire de marine à Brest.

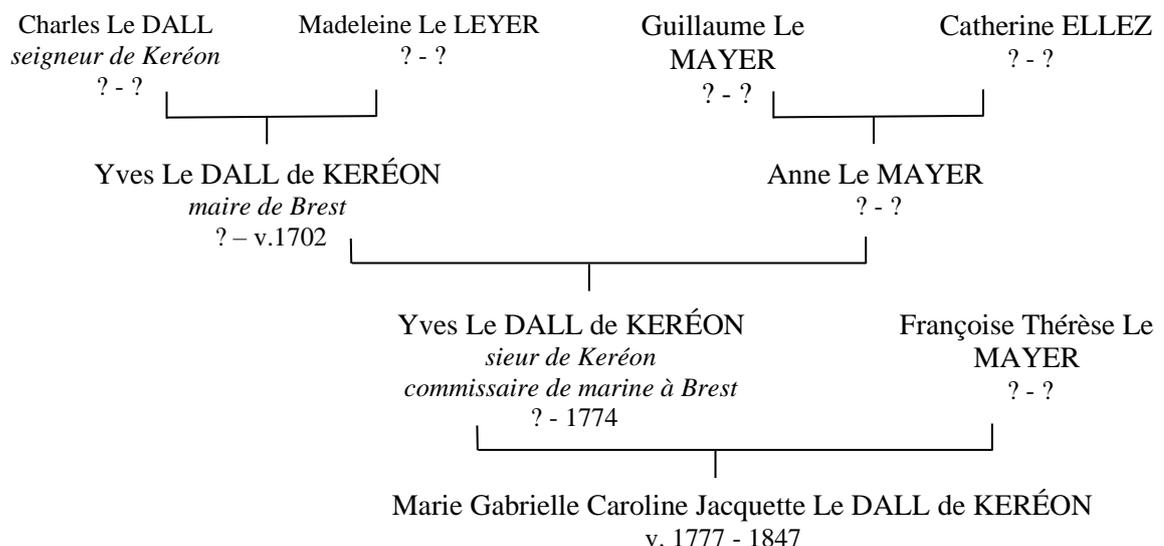


Figure 47. Éléments de la généalogie de Marie Gabrielle Le Dall de Keréon.

On peut encore noter que cette famille Keréon a laissé son nom au phare de la mer d'Iroise qui se situe entre Ouessant et Molène dans le passage du Fromveur. Ce phare perpétue plus précisément la mémoire de Charles-Marie Le Dall de Kéréon (1774-1794), une enseigne de vaisseau guillotiné à 19 ans sous la Terreur⁴⁸, lointain cousin de Marie Gabrielle. Ce phare, élevé au début du XX^e siècle, a reçu ce nom car sa construction a été financée en grande partie par une petite nièce de Charles-Marie, Amicie Lebaudy.

⁴⁷ Surnom breton signifiant, l'aveugle.

⁴⁸ Charles-Marie a été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Brest le 9 février 1794 et guillotiné le lendemain (premier guillotiné du Finistère), car il avait été sous les ordres de Charles-Joseph Mascarenes, chevalier de Rivière, lequel s'était opposé aux Révolutionnaires dans les Antilles françaises.

De ce mariage va naître un fils, Eugène Yves Constant, vraisemblablement le seul enfant du couple. Celui-ci sera officier de cavalerie au 6^e régiment de chasseurs. Il décédera en 1833, donc très jeune.

Membre du Tribunal et commandant des marins de la Garde

En l'an X (23 septembre 1801 - 22 septembre 1802) François d'Augier est amené à siéger au Tribunal. Cette assemblée était l'une des quatre du Consulat, avec le Conseil d'État, le Corps législatif et le Sénat conservateur. Elle est installée officiellement le 11 nivôse an VIII (1^{er} janvier 1800). Son rôle se réduit à délibérer sur les projets de loi avant leur adoption par le Corps législatif, l'initiative de ces projets relevant du Conseil d'État. Ses membres sont désignés par le Sénat, au terme d'un processus complexe, sur des « listes nationales de notabilités ». Il est supprimé en 1807. En 1802, quand d'Augier est nommé, le nombre de ses membres passe de 100 à 50. L'intéressé est donc une notabilité nationale. Fin 1803, il est fait chevalier de la Légion d'honneur et, en 1804, commandeur. Cette même année il est nommé commandant des marins de la Garde impériale. Il le restera jusqu'en 1809. La Garde, dont l'effectif a beaucoup varié, était une unité d'élite chargée de protéger l'empereur et placée sous son autorité directe. Les marins y étaient appréciés pour leurs qualités d'artilleurs (figure 48). D'Augier délaissera donc les navires pour accompagner ses marins sur les champs de bataille de Napoléon. Dans la campagne de Prusse et de Pologne durant la Quatrième Coalition, il prend ainsi part au siège de Dantzig du 19 mars 1807 et à sa capitulation le 24 mars. L'année suivante, en 1808, il participe à la campagne d'Espagne, en particulier, à la bataille de Bailén (Andalousie), du 19 au 22 juillet, qui constitua une victoire décisive pour les Espagnols. Il eut un cheval tué sous lui et s'y distingua. Le général Foy écrira :

« Bientôt, arriva la dernière réserve des Français, le bataillon des marins de la garde impériale, du capitaine de vaisseau Daugier. Ils n'étaient que 300 hommes, mais 300 hommes que la crainte ne pouvait faire broncher⁴⁹. »

Et Napoléon déclarera publiquement :

« Je sais l'éloge que les généraux ennemis ont fait de vous et des hommes de fer que vous commandiez. Cet éloge d'un ennemi en vaut bien un autre, monsieur Daugier. »



Figure 48 : Marin de la Garde, quartier-maître (Illustration de Victor Huen)

⁴⁹ Général Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule sous Napoléon*, quatre volumes in-8, Paris, 1827.

Restauration

Lors de la chute de Napoléon en 1814, d'Augier se met au service de Louis XVIII. C'est un militaire qui sert le régime du moment. Comme Talleyrand à un autre niveau, il a servi la royauté d'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet. Bien lui en prend. Ce qu'il aurait mérité sous l'Empire : un grade d'officier général et un titre de noblesse, il l'obtient maintenant. Louis XVIII l'élève au rang de contre-amiral (correspondant à général de brigade). Et il le fait comte et chevalier de Saint-Louis. D'Augier va alors à nouveau exercer différentes responsabilités dans la marine : en 1815 Il est nommé préfet maritime de Lorient ; en 1817, préfet maritime de Rochefort ; en 1821, directeur du personnel de la marine ; vers 1822, commandant de la marine à Toulon ; en 1827, membre du conseil de l'Amirauté. Entre temps, en 1825, il est élevé au grade de vice-amiral (correspondant à général de division). En 1831, il est admis dans le cadre de réserve, la retraite des officiers généraux.

Activité législative

De même qu'il semble avoir cumulé son activité au Tribunat avec son commandement dans la Garde, il cumule les activités dont il vient d'être question avec celle de député. Le site de l'Assemblée nationale nous donne les informations suivantes :

Seconde Restauration

Député du Morbihan, 1815-1816, minorité ministérielle

Député du Morbihan, 1816-1819, minorité ministérielle

Député du Vaucluse, 1819-1823, majorité ministérielle

Député du Vaucluse, 1824-1827, majorité ministérielle

Député du Vaucluse, 1827-1830, majorité ministérielle

Monarchie de Juillet

Député du Vaucluse, 1830-1831, majorité ministérielle

Rien d'étonnant à ce qu'il ait choisi le Morbihan dans un premier temps, département qu'il connaît bien puisqu'il a été chef militaire à Lorient et encore, en 1815, préfet maritime. Par la suite il choisira un autre département qu'il connaît également bien, celui de sa naissance. D'après la notice, il se rallie à la politique gouvernementale qu'elle soit majoritaire ou minoritaire. Bien qu'étant passé par la Révolution il garde une attitude très aristocratique comme le montre l'épisode suivant. Jusqu'en 1820 il y avait 288 députés à la Chambre, élus par des collèges d'arrondissement constitués des citoyens les plus imposés. Une nouvelle loi propose d'ajouter 172 députés élus eux par des collèges départementaux constitués du quart des électeurs les plus riches des collèges d'arrondissement, lesquels auraient alors un double vote. Camille Jordan, un royaliste libéral, présente le 27 juin 1820 un amendement pour faire élire tous les députés par les collèges d'arrondissement, donc supprimer ce double vote. Cet amendement a de fortes chances de passer, mais le vice-amiral d'Augier et cinq ou six de ses collègues votent contre, le faisant échouer.

Installation à Noisy

En décembre 1832, n'ayant plus ni fonction militaire, ni fonction élective, d'Augier, qui habite alors à Paris, rue des Saussaies (dans le VIII^e arrondissement actuel), acquiert le domaine de Villeflix acheté à Jacques Ardouin, banquier, maire de Noisy de 1824 à 1831 (figure 49). Ce domaine comprend alors le parc avec un château et une exploitation agricole, ainsi que des terres sur le plateau autour de l'actuelle avenue du Général De Gaulle, comme le décrit bien l'annonce de 1838 quand il sera mis en

vente par sa veuve (figure 50). Ce domaine, qui avait comporté un château du XVIII^e siècle, détruit au début du XIX^e siècle⁵⁰, en comportait un autre, un bâtiment en U face à la grille d'entrée.

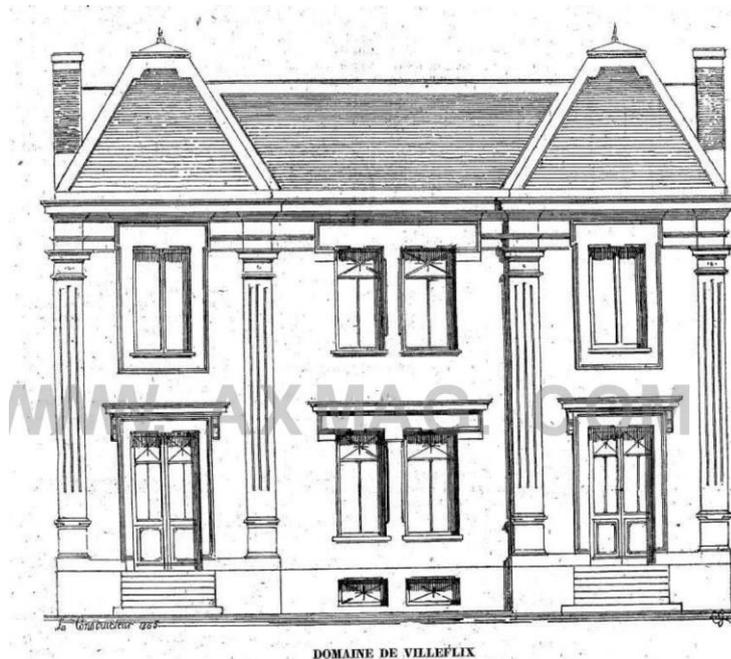


Figure 49 : Le château de Villeflix en 1865 (Magazine *Le Constructeur*)

ADJUDICATION en la chambre des notaires de Paris, par le ministère de M^e Casimir Noël, l'un d'eux, le mardi 29 mai 1838, sur la mise à prix

de 520,000 fr.

DE LA BELLE TERRE PATRIMONIALE

DE VILLEFLIX

Située à 4 lieues de Paris, dans la commune de Noisy-le-Grand, canton de Gonesse, arrondissement de Pontoise (Seine-et-Oise), traversée par la route départementale conduisant à Lagny par Nogent-sur-Marne et Petit-Brie; et qui passe devant la grille du château.

Cette Terre consiste en un château situé sur un coteau dominant la rivière de Marne, parc à l'anglaise, jardin, serre chaude, massifs d'arbres, pièce d'eau, fontaine, trois bassins, corps de ferme, terres labourables et prés, le tout de la contenance de 367 arpens.

S'adresser à M^e Casimir Noël, notaire à Paris, rue de la Paix, 13, sans une lettre duquel on ne pourra visiter la propriété.

(3533)

Figure 50 : Description du domaine de Villeflix en 1838
(*Le Journal des Débats* 14 mai 1838)

⁵⁰ Ce château est tombé en ruine et a été rasé entre 1809 et 1824, à l'époque où Jean Jovin était propriétaire du domaine.

Libre de toutes obligations officielles, on peut penser que d'Augier a pu séjourner à Noisy. Cela étant, il s'agit d'une résidence secondaire : on ne trouve pas le nom de sa veuve au recensement de 1836. Mais cette présence éventuelle a été de courte durée, un peu plus d'un an, puisqu'il meurt, à Paris, le 12 mars 1834, à 69 ans. Son épouse gardera le domaine quelques années encore, puis le met en vente en 1838, vente effectuée en janvier 1839. Elle décède en 1847, à Paris, à 70 ans. Tous les deux, ainsi que leur fils Eugène, sont enterrés dans un caveau familial au cimetière du Père Lachaise (division 38).

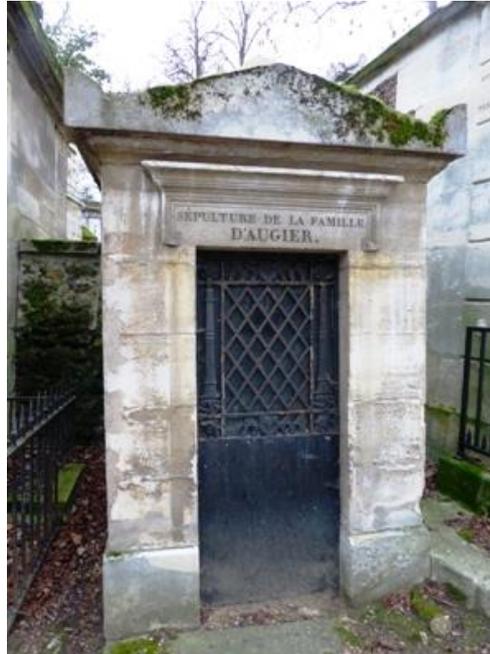


Figure 51 : La sépulture de la famille d'Augier au Père Lachaise

Il faut croire que le séjour à Noisy de ce couple, malgré sa brièveté, l'a marqué pour que la veuve ait décidé d'y laisser le souvenir de son mari et de son fils. En 1841, elle offre à la commune, à destination de l'église, un grand tableau représentant le pape saint Eugène 1^{er}, patron de son fils Eugène et de son mari, dont c'était également un des prénoms⁵¹ (figure 52). Ce tableau comporte l'inscription suivante :

« Offert à la commune par la comtesse d'Augier comme expression reconnaissante du souvenir conservé à son mari feu François Henri Eugène d'Augier, vice-amiral, et à feu son fils, Eugène Yves Constant d'Augier, officier de cavalerie.

Paris le 23 mai 1841 »

Cette œuvre orne toujours le chœur de l'église.

⁵¹ Ce pape, au pontificat très court (654-657), n'a pas laissé de grande empreinte. Cela étant, il s'est opposé pour des questions doctrinales à l'Empereur, ce qui était alors très risqué. C'est sûrement cette fermeté doctrinale qui a motivé sa canonisation.



Figure 52 : Tableau de saint Eugène offert par la comtesse d'Augier

EN CONCLUSION : QUE RESTE-T-IL À NOISY DU SÉJOUR DE CES OFFICIERS GÉNÉRAUX ?

Alexandre de Beauharnais et la Grande Maison

La Grande Maison, dont avait hérité l'épouse d'Alexandre de Beauharnais, existe toujours. C'est d'ailleurs le seul domaine des cinq dont il a été question ici qui a survécu. Après sa vente par Madame Renaudin, elle a appartenu à différents propriétaires. En 1893, elle est acquise par l'Œuvre d'Ormesson, qui y installe une colonie sanitaire, puis un hôpital pour enfants tuberculeux - pour profiter de l'air, jugé sain, des hauteurs de Noisy. Puis, en 1914, les Sœurs missionnaires du Sacré Cœur, congrégation fondée en Italie par Françoise Cabrini (sainte) y installent un orphelinat avec une école primaire pour des orphelines italiennes. En 1985, cette congrégation passe le relais à la Société des filles du cœur de Marie, ordre religieux fondé à la Révolution, toujours à la tête de l'établissement d'enseignement actuel. L'aspect extérieur du « château » du XVII^e siècle a été préservé, alors que l'intérieur a été aménagé pour les besoins actuels (figure 53). Les grands jardins à la française ont laissé place à une grande pelouse.



Figure 53 : Escalier intérieur d'origine de la Grand Maison

De la présence d'Alexandre de Beauharnais à Noisy, il reste aussi l'acte de mariage de décembre 1787 dans les archives de la ville.

Charles Morand et le domaine de Saint-Senne

Les domaines de Burthe, de Grundler et d'Augier ont disparu mais on peut facilement retrouver leurs emplacements, car chacun a donné lieu à un lotissement. Ce n'est pas le cas du domaine de Morand qui a connu plus d'avatars. Après divers propriétaires dont le dernier, la famille Vian, a laissé son nom

au château⁵², le domaine est acheté en 1936 par l'association d'éducation populaire Championnet. Cette association parisienne, issue d'un patronage catholique, y développe alors des activités sportives et socio-culturelles, ouvertes aussi aux Noiséens. Après la Guerre, l'association Championnet n'y fonctionnant plus, la mairie de Noisy y crée un foyer laïque, centre de loisirs avant l'heure, d'où le nom de Gai Logis, avant d'acheter le domaine en 1952. Sont installés ensuite dans le château différents services, dont des salles de classes de l'école du centre devenue trop petite. Dans les années 1960, il accueille également des familles dans le besoin. Mais la demeure nécessitant une rénovation jugée trop coûteuse, est démolie en 1969 pour faire place à un bâtiment abritant des services de la mairie et le Trésor public et, à l'arrière de celui-ci, un autre comportant une piscine et un gymnase. Ces bâtiments seront démolis à leur tour au début des années 2010 pour laisser place au centre aquatique Les Nymphéas, ouvert en 2013. Auparavant, vers 1960, la partie du parc de l'ancien domaine proche de la Marne a été affectée aux premiers HLM de Noisy. Ces derniers ont été physiquement séparés du reste de l'ancien domaine par le percement du boulevard Paul Pambrun au milieu des années 1970.

Les seules traces de Morand à Noisy sont donc les actes de naissance de deux de ses enfants et leurs actes de baptême dans les registres paroissiaux. Heureusement que ce général a bénéficié récemment d'une rue, de telle sorte que son souvenir à Noisy ne soit pas entièrement perdu.

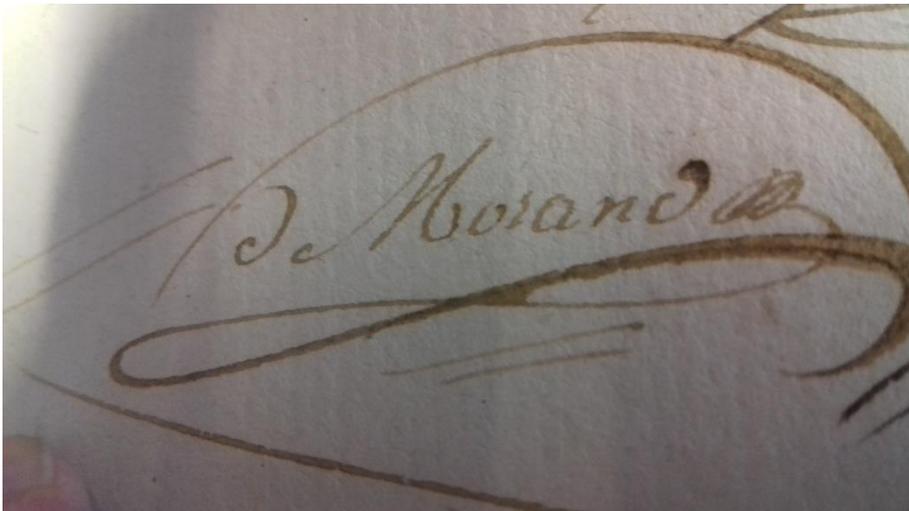


Figure 54 : Signature de Morand sur le registre d'état civil de Noisy

André Burthe et la Roche du Parc

On a vu que les Burthe ont vendu leur domaine aux Buisson. Ces derniers ont fait abattre les bâtiments occupés par les Burthe, pour construire un nouveau château. En 1927 les descendants des Buisson ont vendu le domaine à la municipalité, qui a installé la mairie dans le château. Quant au parc, il a été loti - Le Parc de la Mairie - et on y a tracé des voies (figure 55). Au milieu des années 1970, ce lotissement a été coupé par le boulevard Paul Pambrun.

⁵² On ne sait pas si le château Vian est celui occupé par Morand ou s'il lui a succédé.

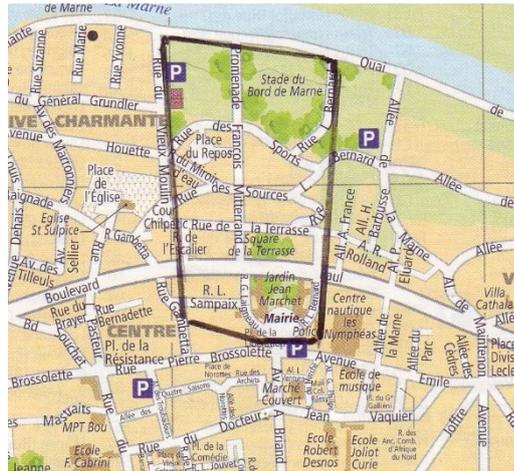


Figure 55 : Le Parc de la Mairie sur l'ancien domaine de la Roche du Parc

Il reste néanmoins un souvenir tangible de la présence de la famille Burthe, la tombe de la mère de Madame Burthe, qui est la plus ancienne sépulture du cimetière Saint-Sulpice (figure 32). Par ailleurs, il n'est pas impossible que le N entouré de lauriers – symbolisant très vraisemblablement Napoléon – posé sur la porte en contrebas du miroir d'eau, vestige du parc de la Roche du Parc, ait été posé par André Burthe (figure 56). Et, bien sûr, comme pour Morand, la mairie de Noisy conserve des actes concernant cette famille : trois actes de naissance, un acte de mariage et deux actes de décès ; et la paroisse : les actes des cérémonies religieuses correspondantes.



Figure 56 : Le N en bas du Miroir d'eau

Sébastien Grundler et le « parc des Tilleuls »

On a expliqué plus haut que Marie Louise Houette, la fille de celui qui a racheté le domaine à la veuve Grundler, a loti ce domaine en 1912 et a donné les noms des propriétaires précédents, le général Grundler et le baron Louis, à deux de ses voies. C'est ainsi et uniquement de ce fait que le souvenir du général Grundler persiste à Noisy.

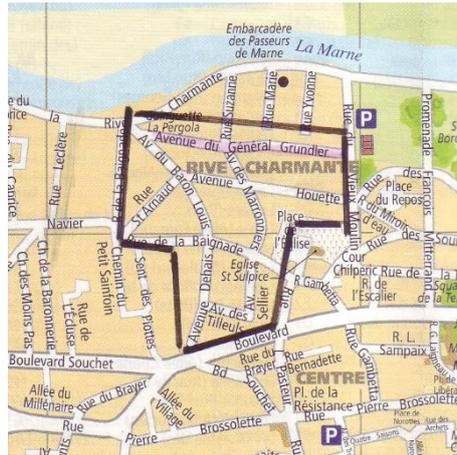


Figure 57 : Le Parc des Tilleuls sur l'ancien domaine du général Grundler

François d'Augier et le domaine de Villeflix

Louis Bignan, qui a acheté le domaine de Villeflix à la veuve d'Augier en 1839, commence en 1860 à tracer des voies dans le parc, les allées actuelles, et à lotir ce terrain en très grandes parcelles louées ou vendues. Par la suite, beaucoup de ces lots sont redécoupés en lots plus petits et bâtis. De ces grandes parcelles, il subsiste, entre autres, celle de la villa Cathala construite en 1869. Ce parc sera également éventré par l'avenue Pambrun, qui coupera l'allée de la Marne et l'allée de Maintenon en deux morceaux assez éloignés les uns des autres.

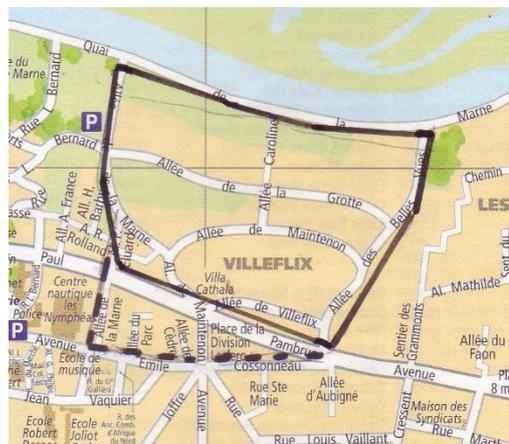


Figure 58 : Le parc de Villeflix dans sa dimension actuelle (trait plein) et son périmètre d'origine (trait en tirets)

Le château occupé par les d'Augier a disparu. Il ne reste de leur présence à Noisy que le tableau de saint Eugène.

Comme partout ailleurs, à Noisy-le-Grand, le temps des grands domaines occupés par des familles très riches à la nombreuse domesticité est terminé. Trois de ces domaines ont laissé la place à des lotissements de qualité bien situés sur le coteau de la Marne. Par ailleurs, deux de ces domaines ont laissé à la ville deux belles avenues : l'avenue du Général de Gaulle, ancienne allée menant au domaine de Villeflix, et la belle et majestueuse avenue Aristide Briand, ancienne allée menant au domaine de la Roche du Parc.

Alfred Dittgen

Sources

Entre crochets : les personnalités évoquées dans les sources en question

Bibliographie

- BAFFET Francis, « Un domaine noiséen au 18^{ème} siècle : l'« ancêtre » de l'Ensemble scolaire Cabrini », *Le Bulletin de NLGH*, n° 4, mars 2014, pp 3-16 [de Beauharnais]
- COQUARD Claude et Claudine DURAND-COQUARD, *Histoire de Noisy-le-Grand : du village briard à la grande ville de banlieue (1789 – 1958)*, Association Noisy-le-Grand et son Histoire (NLGH), 2015 [A. Burthe]
- CUBIÈRES (de) *Éloge de Monsieur le comte Morand, lieutenant-général, pair de France, prononcé [à la] Chambre des pairs le 18 février 1846*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1846 [Morand]
- INIZAN Christelle, *Historique du domaine de Villeflaix*, document de 4 pages polyc., s.d. [d'Augier]
- LE BAS Philippe, *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France*, Paris, 1840-1845 [Morand]
- MENTIENNE Adrien, *Histoire de Noisy-le-Grand, domaine royal du temps des Mérovingiens, devenu ensuite sous la domination des moines de Saint-Martin*, Le Livre d'Histoire-Lorisse, Paris, 2005 (reprise de l'édition de 1919)
- MORAND (le comte, lieutenant-général), *De l'armée selon la charte et d'après l'expérience des dernières guerres (1792-1815)*, Paris, Librairie militaire de L. Baudoin, 1894 [Cette édition comporte en introduction une biographie du général.]
- MORAND (Comte Georges de), 1920, *Notice généalogique sur la maison de Burthe d'Annelet de Rosenthal, marquis, baron de l'Empire*, Paris Le Nobiliaire, 38 p [A. Burthe]
- MULLIÉ M.C., *Biographie des célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*, Paris, 1852 [d'Augier, Grundler, Morand]
- Noisy-le-Grand et sa mairie : 150 ans d'histoire, (Opuscule édité par la commune de Noisy-le-Grand à l'occasion de la réouverture de la mairie en 2013 après travaux d'agrandissement)* [A. et D. Burthe]
- NOISY MAG, « Un baron d'Empire au conseil municipal [A. Burthe] », n°180, mars 2012
- NOISY MAG, « Morand, comte de l'Empire », n°212, février 2015
- ROBERT Adolphe et Gaston COUGNY, *Dictionnaire des parlementaires français (1789 – 1889)*, éd. Edgar Bourloton, 5 vol., 1889-1891 [d'Augier]

Sites

- Assemblée nationale* (anciens députés) : www2.assemblee-nationale.fr [d'Augier, de Beauharnais]
- Association des anciens honneurs héréditaires* : www.honneurshereditaires.nt [Morand]
- Fondation Napoléon* : www.napoleon.org [Morand]
- Histoire de l'Europe* : www.histoireeurope.fr [A. Burthe, Morand]
- Encyclopédie Wikipedia* : [d'Augier, de Beauharnais, A. Burthe, D. Burthe, Grundler, Morand, familles Foucher de Circé et Delord-Sarpy]
- Geneanet* : <https://gw.geneanet.org> [d'Augier, de Beauharnais, A. Burthe, D. Burthe, Grundler, Morand]
- Office de tourisme de Noisy-le-Grand* : <http://www.noisylegrand-tourisme.fr> [de Beauharnais, A. Burthe]
- Société historique de Noisy, Gournay, Champs* : www.noisygournaychamps.free.fr [Morand]

Archives

Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Recensement de Noisy-le-Grand de 1836

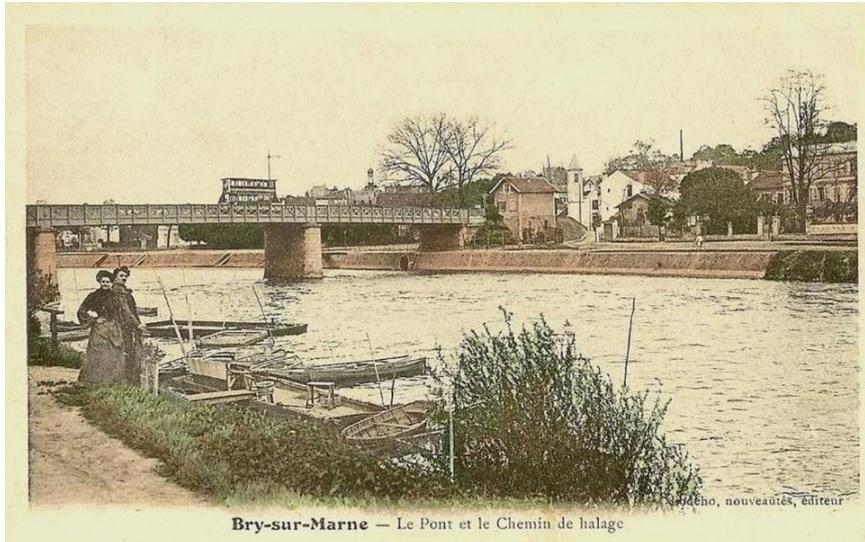
Ville de Noisy-le-Grand

- Registres du conseil municipal [A. Burthe, D. Burthe]
- Registres de l'état civil [de Beauharnais, A. Burthe, D. Burthe, Morand]
- Divers [A. Burthe, D. Burthe]

Paroisse catholique de Noisy-le-Grand

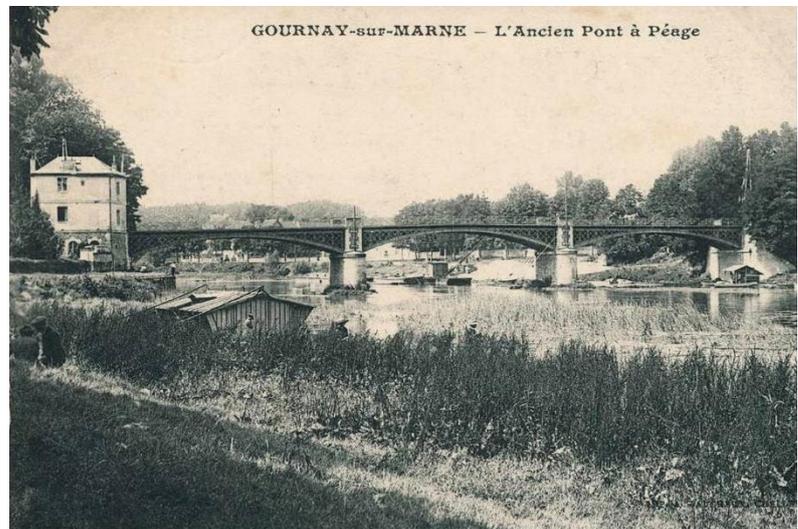
Registres des baptêmes, mariages et inhumations [A. Burthe, D. Burthe, Morand]

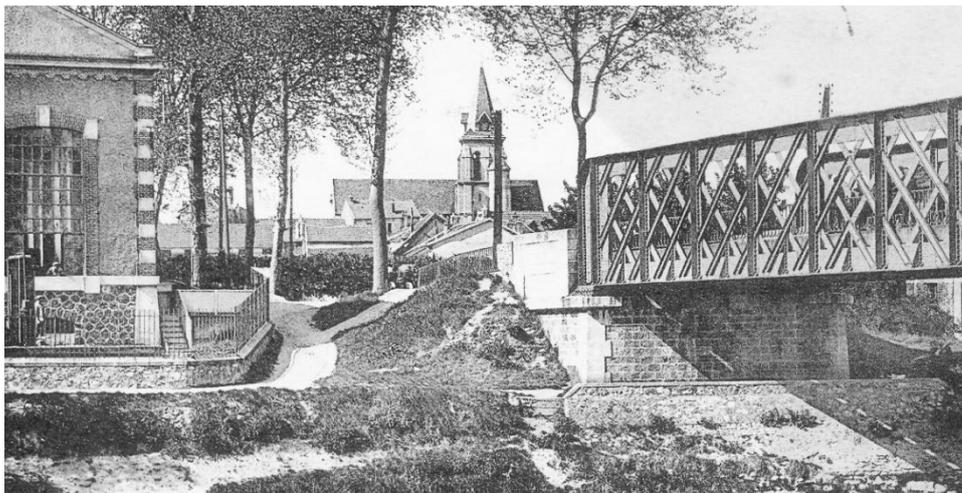
ERRATA RELATIFS AU BULLETIN DE NLGH N° 14



Dans le « Mot du Président » du Bulletin de NLGH n° 14, on pouvait lire qu'au moment de la construction du pont reliant Noisy et Neuilly en 1889, « les deux ponts alors en service, à Bry et à Gournay, étaient payants ». Or, comme il est indiqué dans l'article, le pont de Bry-sur-Marne, détruit pendant la guerre de 1870 et reconstruit en 1872 et 1873 devient libre de passage après son rachat le 26 avril 1884.

Quant au pont de Gournay, à cause « des prétentions si élevées » des concessionnaires, il est resté à péage, jusqu'en 1911.





Page 26, dans le paragraphe sous cette photo, ignorer la dernière phrase « *L'usine des eaux n'est pas encore construite.* »

Page 28, dans le dernier paragraphe, lire à la fin de la première phrase, « *début mars 1885.* » au lieu de « *début mars 1880.* »

Bulletin n° 1 Septembre 2012	M.-R. Deranger : <i>Du "camp de Noisy-le-Grand" à l'ensemble d'ATD-Quart Monde.</i> C. Durand-Coquard : <i>Avant la guerre de 1939 à Noisy-le-Grand.</i> B. Jouët : <i>À la découverte d'un budget communal de l'entre-deux-guerres (1).</i> C. Coquard : <i>En 1785, un mariage entre la finance, la magistrature et la diplomatie.</i>
Bulletin n° 2 Mars 2013 <i>Bulletin spécial école</i>	C. Jouët : <i>De la salle d'asile à l'école maternelle.</i> C. Durand-Coquard : <i>L'école à Noisy-le-Grand avant 1880 : repères.</i> C. Coquard : <i>Le groupe scolaire "du Centre" : 38 années de projets (1870-1908).</i> M. Cornec et B. Jouët : <i>Création de l'école du Richardet (1925-1937).</i> H. Teissèdre : <i>Le groupe scolaire de La Varenne (1929-1970) : une longue aventure ...</i>
Bulletin n° 3 Septembre 2013	F. Baffet : <i>Les limites territoriales de Noisy entre 1789 et 1958 : quelques histoires courtes.</i> J. Brouant : <i>Enseignement mutuel à Noisy-le-Grand.</i> C. Coquard : <i>Une affaire au Bois Saint-Martin... en 1822.</i> B. Jouët : <i>À la découverte d'un budget communal de l'entre-deux-guerres (2).</i>
Bulletin n° 4 Mars 2014	F. Baffet : <i>Un domaine noiséen au 18^e siècle : « l'ancêtre » de l'Ensemble Scolaire Cabrini.</i> M. Jouhanneau : <i>La rue de la République ne s'est pas toujours appelée ainsi...</i> C. Coquard : <i>Le centenaire d'une catastrophe aérienne à Noisy-le-Grand : 17 avril 1913.</i> C. Durand-Coquard et C. Coquard : <i>Dictionnaire historique des voies de Noisy-le-Grand.</i>
Bulletin n° 5 Septembre 2014 <i>Bulletin spécial 1^e guerre mondiale</i>	C. Durand-Coquard : <i>Vie quotidienne à Noisy pendant la 1^e guerre.</i> G. Coquillard : <i>Quand mon grand-père, artisan à Noisy, participe à la guerre et en revient.</i> A. Bourguignat : <i>Georges DUBOIS, un noiséen mort pour la France.</i> C. Coquard : <i>Deux innovations rurales sur le territoire de la commune.</i> C. Bourguignat : <i>Le monument aux morts de Noisy.</i> M.-R. Deranger : <i>Rues et voies portant un nom lié à la 1^e guerre.</i>
Bulletin n° 6 Mai 2015	M. Jouhanneau : <i>Le tramway à Noisy-le-Grand : l'installation 1890-1904.</i> C. Bourguignat : <i>Métiers anciens, métiers disparus des Noiséens.</i> C. Durand-Coquard : <i>Qui sont les habitants de la Grande Rue en 1936 ?</i> A. Bourguignat : <i>Noisy-le-Grand, du village agricole à la cité moderne 1890-1960.</i> C. Bourguignat : <i>L'agriculture et la guerre de 1914-1918 à Noisy-le-Grand.</i> C. Coquard : <i>Des artisans de Noisy au début du XX^e siècle : la dynastie Pascal.</i>
Bulletin n° 7 Septembre 2015	F. Baffet : <i>Un domaine noiséen au XIX^e siècle : la « grande maison ».</i> C. Coquard : <i>L.-A. Leroy de Saint Arnaud, conseiller municipal de Noisy- (1860-1872).</i> C. Durand-Coquard : <i>Noisy-le-Grand il y a 50 ans : souvenirs d'une Noiséenne.</i> H. Teissèdre : <i>L'église de Noisy-le-Grand de 1920 à 1960.</i> A. Baffet et A. Dittgen : <i>Petite histoire des églises « filles » de Saint Sulpice.</i>
Bulletin n° 8 Mars 2016	A. Dittgen : <i>Noisy en 1936 : une première ville nouvelle.</i> C. Durand-Coquard : <i>Une enquête de la Kommandantur de Versailles à Noisy en 1940.</i> A. Bourguignat : <i>Jean Vaquier, un médecin dans son siècle (1888 - 1951).</i>

Bulletin n° 9

Septembre 2016

C. Durand-Coquard : *Les pompiers à Noisy-le-Grand (1839-1967)*.

C. Coquard : *Démocratie communale et conflits politiques à Noisy (1884-1904)*.

M. Jouhanneau : *Le tramway à Noisy-le-Grand : les chemins de fer nogentais (1901-1920)*.

Bulletin n° 10

Mars 2017

O. Coquard : *Hommage à Claude Coquard (1932-2016)*.

A. Bourguignat : *La prise en charge de la tuberculose à Noisy à l'aube du XX^e siècle*.

A. Dittgen : *La Grenouillère : une grande ferme noisienne disparue*.

M. Jouhanneau : *Le tramway à Noisy-le-Grand : la S.T.C.R.P. (1921-1934)*.

Bulletin Hors-série

Octobre 2017

M. Jouhanneau : *Histoire du tramway de Noisy-le-Grand : 1890-1934*

Bulletin n°11

Mars 2018

A. Dittgen : *Voies et quartiers de Noisy qui reprennent d'anciens noms de lieux*.

F. Baffet : *Les biens confisqués pendant la Révolution à Noisy*.

M. Jouhanneau : *Corot peintre de Noisy-le-Grand*.

Cl. Bourguignat : *Monuments aux morts, plaques commémoratives, que nous racontent-ils ?*

Bulletin n°12

Septembre 2018

Bulletin spécial

1^e guerre mondiale

A. Dittgen : *Noms de rues de Noisy en rapport avec la Grande Guerre*.

A. Bourguignat : *Évolution de la démographie de Noisy lors de la première guerre mondiale*.

Cl. Bourguignat : *En hommage aux poilus*.

M. Jouhanneau : *Le travail des Noiséennes pendant la première guerre mondiale*.

Bulletin n°13

Mars 2019

F. Baffet : *Les maires et le Conseil Municipal de Noisy-le-Grand pendant la Révolution*.

A. Dittgen : *Rues de Noisy portant des noms de bâtisseurs*.

A. Bourguignat : *Un siècle de bistrots à Noisy-le-Grand*.

Bulletin n°14

Septembre 2019

M. Jouhanneau : *Le chemin de la Haute Maison*.

B. Jouët : *Le premier pont reliant Neuilly-sur-Marne à Noisy-le-Grand*.

H. Chatillon-Teissèdre : *Paul Pambrun, un élu au service de sa ville, Noisy-le-Grand*.

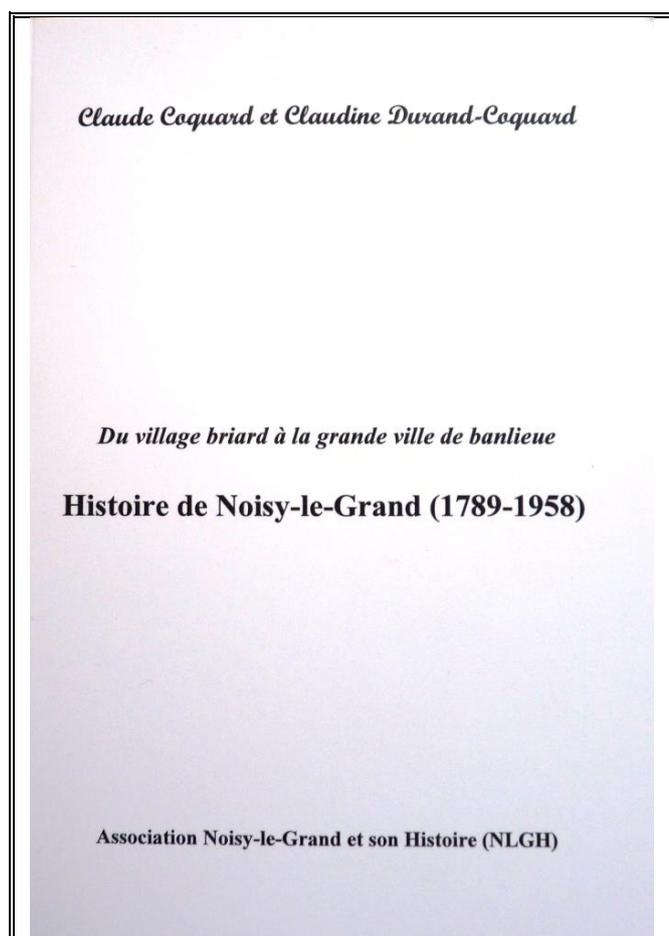
Une approche nouvelle de l'histoire moderne de Noisy-le-Grand

Près de cent ans après l'édition du premier ouvrage sur *L'Histoire de Noisy-le-Grand* rédigé par Adrien Mentienne, l'intérêt des Noiséens était limité par l'absence d'une étude générale poursuivant dans le temps le travail entrepris. C'est le but que se sont fixé les deux auteurs, habitant la commune depuis plus d'un tiers de siècle et passionnés par leurs recherches historiques.

Ils ont suivi, en particulier grâce à un dépouillement systématique des *Registres des délibérations du conseil municipal*, le déroulement chronologique de la vie à Noisy-le-Grand sous les divers régimes qu'a connus la France depuis la Révolution française et jusqu'à l'aube de la V^e République.

Pour chacune des périodes considérées, ils ont choisi d'aborder un certain nombre de thèmes d'étude, sans prétendre à quelque exhaustivité que ce soit.

Le lecteur trouvera ainsi quelques-unes des principales étapes qui ont conduit le petit village briard de moins de 1 000 âmes jusqu'à la grande ville de banlieue de plus de 15 000 habitants à la fin de la IV^e République.



L'ouvrage est disponible, au prix de 18 €,

- à la **librairie Folies d'encre**
5 allée Lino Ventura - Noisy-le-Grand
(01 43 04 05 36)

- auprès des **membres de l'association**
contact@nlghistoire.fr